

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA

REVUE CANADIENNE:

JOURNAL SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE,

ET

RECUEIL DE NOUVELLES, LÉGENDES, ANECDOTES, ÉPISODES, RÉCITS
INSTRUCTIFS ET AMUSANTS.

Hector S. Lacombe

Première Année.

VOLUME 2^{ME}.



Montreal:

LOVELL ET GIBSON, IMPRIMEURS, RUE ST. NICHOLAS.

1845.

HOMMAGE

DU SECOND VOLUME DE LA REVUE CANADIENNE.

AUX MEMBRES DE L'INSTITUT CANADIEN.

Messieurs,

Il y a un an, à pareille époque, un petit nombre d'entre vous se réunissaient, pour jeter les bases de votre admirable Société : depuis lors, votre accroissement rapide, vos utiles travaux et leurs immenses résultats, ont réjoui tous les cœurs véritablement Canadiens. Les centaines de jeunes gens qui sont venus s'enrôler sous vos drapeaux ont donné au pays un éclatant témoignage que sa jeunesse a compris combien notre glorieuse nationalité doit se retremper dans ce mouvement intellectuel dont vous êtes les véritables pionniers—Honneur donc ! Cent fois honneur ! aux premiers fondateurs de l'Institut Canadien.

En m'appelant au milieu de vous, comme membre ordinaire de votre Société, vous m'avez associé à vos travaux, et vous vous êtes associé aux miens ; déjà *La Revue Canadienne* vous doit plus d'une page éloquente, et une large part du succès qu'elle a pu obtenir ; Permettez-moi donc de vous offrir l'hommage de ce volume, de vous remercier de votre intéressante collaboration ; de vous assurer en même temps, de tout l'intérêt que je prends à votre prospérité et à votre avenir, et de la haute considération avec laquelle

J'ai l'honneur de me soucrire,

Votre dévoué Serviteur et Ami,

LOUIS O. LETOURNEUX.

Montréal, 27 Décembre, 1845.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SECOND TOME.

Pages.		Pages.	
Enigmes, pages 1, 13, 25, 37, 49, 61, 72, 85, 97, 109, 133, 145, 157,		169	
Une Histoire de la Révolution.....		1	
La Diplomatie Impériale, 3, 16,.....		28	
La Fleur d'Or.....		5	
Les os du Révérend père Escarpacio...		7	
La Mode de Paris.....		9	
Notre Revue et son avenir.....		10	
Un Mariage en 1774.....		13	
La Campagne.....		13	
Articles lus à la Société des Amis sur "l'Economie Politique" 20, 64, 106, 149			
Histoire de la Semaine, 22, 34, 45, 69, 83, 94, 107, 117, 131, 143, 154, 167, 178,		191	
Sybille de Baugé.....		24	
Les Prisons en Russie.....		30	
Les Exercices Littéraires du Séminaire de St. Hyacinthe.....		32	
Figures de Rhétorique.....		33	
Faits divers et variétés, 9, 33, 58, 70, 93, 107, 115, 131, 151, 164, 177,.....		189	
Poésie : La Prière, 37. L'Ange et l'Enfant, 49. L'Aurore, 85. Le Génie dans l'obscurité, 97. Le Philtre, 109. Les Deux Poètes, 121. Souvenir d'un Soir.....		133	
Concert pour les pauvres, 37.....		49	
La Légende dorée des artistes.....		39	
L'orgue de St. Denis.....		42	
Une Lettre de recommandation.....		42	
Jérusalem.....		43	
La Société des Dames.....		41	
Le Modèle des Demoiselles.....		44	
Observations Météorologiques soumises à la Société des Amis, 45, 93,.....		156	
Les Landes, 51.....		61	
Buffon, Histoire de ses travaux et de ses idées.....		53	
Souveraine puissance du Catholicisme...		55	
Lettres sur le Rhin—Strasbourg.....		56	
Esquisse de Mœurs, 62, 79, 89,.....		104	
Etudes Historiques, 66, 101,.....		187	
Jean Reboul.....		73	
<i>Impressions de Voyage 21. 92</i>			
Le Champion de la Reine.....		75	
Le Panier de pommes.....		76	
Le Médecin des voleurs.....		78	
L'Agiotage.....		78	
Impressions de Voyage.....		81 et 92	
Une Lettre volée.....		85	
Rome et Naples, 87, 99,		111	
Chronique Canadienne, 94, 113, 130,...		166	
Maladie des pommes de terres.....		99 et 126	
Le voile noir.....		97	
L'art de se bien porter et de vivre longtemps.....		102	
Le Premier jour d'un nouveau règne, 109,.....		121	
Le Latin Français.....		115	
Jean Réveillère.....		123 et 133	
Preuve de l'insénescence du sens intime de l'homme.....		135	
De l'air qu'on a.....		126	
Discours prononcé à l'Institut Canadien		126	
Le Génie.....		188	
Album moral des Demoiselles.—Un mot sur cet ouvrage, L.—La vraie Beauté, Démoustier.—De l'art de plaire et de se faire aimer.—Confession d'une Dame, L.....		129	
Pourquoi s'applaudir d'être belles ? Mme Deshoulières.—Fausse sensibilité, De La Rochefoucault.—Des véritables grâces chez une Demoiselle, Fénelon. Véritable beauté des femmes, Bernardin de St. Pierre.....		141	
Portrait de Lucie P., L.—Du dessein et de l'art de plaire, L.....		142	
Le sort de la Beauté, Melle. De Soudéry. La coquetterie, Gérard.—Le règne de la vertu est durable, La Bruyère.—Moyens sûrs de plaire, Mme. Campan.—Vaineté des ajustements, Fénelon.—Point de fierté, Louise L.—Des finesses et des petits artifices, L.....		151	
Qu'est ce que la beauté sans vertu, *** La plus précieuse qualité des femmes, Mme Campan.—Modestie des vête-			
		ments, Wadelaincourt.—Soulageons les malheureux, Massillon.—Qu'est-ce que le monde, Young.—Bonheur de l'âme chrétienne, Fléchier.—Dangers des lectures frivoles, Fénelon.—Mauvaise éducation des Demoiselles, H.—Légèreté des Demoiselles, L.....	164
		Dangers de la beauté, ***.—Qu'est ce que la beauté sans mérite, Fénelon.—La vérité, Bossuet.—Fruits des Reproches, Miss Barney.—Règle de la politesse, Mme Campan.—De la pitié et de l'envie, Rousseau.—Oubli des pères, Bourdaloue.—On estime les femmes vertueuses, H.—Du bel esprit, L.....	188
		Pensées : Swift, I.—Jean Paul Riether, Mme Guizot.—Guillaume Penn.—Richardson,	164 189
		Les Fantaisies de Maître Van Coppenaël 137, 145.....	157
		Un Bal de Faubourg.....	139
		A la Fille du Hameau	142
		L'Automne	142
		Lyriques Français lu de Lamartine.....	147
		Les Trabucaires.....	151
		Souvenirs des guerres maritimes de la Révolution et de l'Empire, 160, 171, 184	193
		Le Langage des fleurs.....	162
		Un Omnibus Maritime.....	169
		Du Style Judiciaire.....	174
		Extrait du Message du Président des États-Unis.....	174
		Les Anglais à Stolzenfels.....	180
		Louise.....	181
		Le Ménage de M. B.....	183
		Le pays de Galles.....	186
		Discours prononcé à l'Institut Canadien par l'hon. A. N. Morin, sur l'Éducation Élémentaire dans le Bas-Canada, ce qu'elle est, et ce qu'elle devrait-être	194
		Une séance de l'Institut Canadien.....	198

Sommaire : — Enigme. — FEUILLETON, Une histoire de la Révolution. — CRITIQUE, La diplomatie impériale. — NOUVELLE, La fleur d'or. — Les os du R. P. Escarpacio. — La mode de Paris en août dernier. — Notre Revue et son avenir. — Variétés.

POUR LA REVUE CANADIENNE.

3. — Enigme.

De la terre je suis un utile produit,
Et mes nombreux travaux honorent ma patrie ;
On me mange toujours à table avant le fruit,
Et je dus mes succès au feu de mon génie.
Je pare un entremets, on je peins la douleur,
Je colore un bouillon, j'occupe la pensée ;
J'apaise l'appétit on je touche le cœur ;
L'arfois je suis de feu, parfois je suis glace.
On me trouve partout, au collège, au salon,
A la cuisine, au bois, en maroquin, ou frite,
Dans un temple fameux on révere mon nom
Et je cuis sans une marmite.

[Le mot de cette énigme au prochain numéro.]

Le mot de l'énigme insérée dans le précédent numéro est "Moulin."

Montréal, 6 septembre 1845.

FEUILLETON.

Une Histoire de la Révolution. LE DÉVOUEMENT.

Il venait de sonner ; le jour des représailles arrivait pour le peuple, et sa grande voix allait effrayer les rois sur leurs trônes et les nobles dans leurs châteaux ! La France était devenue le point de mire des nations, et ses enfans se préparaient avec foi, enthousiasme et dévouement à résister aux coalitions de l'Europe. Les idées nouvelles emportaient comme un torrent les vieilles croyances : le bras niveleur de la liberté abattait tous les anciens privilèges, la royauté seule du peuple restait ; les nobles, épouvantés du bruit qui grondait autour d'eux, quittaient de toutes parts cette France qu'ils ne pouvaient comprendre. Quelques-uns seulement demeurèrent dans le pays.

De ce nombre était le bon marquis de Salornay. Doux et affable, bien qu'un peu fier de ses titres et de ses quartiers de noblesse, il était adoré dans ses terres, et il n'y avait pas un seul de ses serviteurs qui ne fût prêt à donner sa vie pour lui. Parmi eux se remarquaient surtout deux frères, Pierre et Jacques Lombard, dont la mère avait nourri le marquis de Salornay. Ce dernier aimait surtout Pierre, qui était du même âge que lui, avait partagé ses études et était plutôt son ami plutôt que son intendant.

Jacques n'avait pas reçu, comme son frère, le bienfait d'une éducation soignée ; mais il possédait l'intelligence du cœur, et celle-là en vaut bien une autre ! Non moins dévoué que Pierre, il avait suivi le marquis à l'armée et était devenu ensuite le compagnon de jour ou plutôt l'esclave du jeune Henri de Salornay, fils unique du marquis, enfant de sa vieillesse, et qu'il aimait avec idolâtrie.

Henri, âgé alors de 18 ans, avait tous les vices que l'éducation d'alors pouvait donner à un jeune seigneur d'un caractère hautain et intraitable ; il ne connaissait d'autre loi que celle de son bon plaisir ; il se montrait aussi dur que son père était bienveillant : et, peu soucieux de se faire aimer, il dissipait par ses dédains et son despotisme les trésors de tendresse et de dévouement que son père avait amassés autour de lui. L'excessive faiblesse du marquis et l'aveugle affection de Jacques semblaient l'encourager dans sa mauvaise voie. Ne trouvant jamais d'obstacles à ses desirs, il en était venu au point de considérer les paysans de ses domaines comme des choses lui appartenant, des instrumens passifs de ses plaisirs et qui devaient se trouver trop heureux d'être soumis à ses bizarres caprices.

Le peuple, semblable à Samson aux mains des Philistins, devait se dresser un jour de toute sa hauteur, et flageller de ses propres liens, les imprudens qui avaient si long-temps abusé de sa patience ! Depuis plusieurs années le marquis de Salornay entrevoyait la possibilité de ces grands événemens ; mais si son cœur frane et juste lui en montrait la nécessité, il ne savait ni en prévoir les moyens, ni en prévenir les suites ; aussi, à la nouvelle de la fuite à Varennes, de l'arrestation du roi, et de l'émigration de la famille royale, il fut frappé de stupeur ; il résolut de suivre le torrent, et de se soustraire comme les autres, à l'immense réaction qui allait avoir lieu, leçon terrible et dont bien peu se souviennent au retour !

Cependant ne croyant pas le danger encore aussi pressant, il fit lentement ses préparatifs de départ, perdit en arrangemens futiles un temps précieux, et lorsqu'enfin il voulut se mettre en route, les chemins se trouvèrent fermés, et l'on apprit au château qu'un ordre était donné de l'arrêter et de l'amener au comité révolutionnaire. Ce fut en vain que ses fidèles serviteurs cherchèrent à lui procurer quelques moyens d'évasion... Il n'était plus en !...

Jacques, effrayé, entra chez le marquis.

— Mon cher maître, dit-il, qu'allons-nous devenir ! Les commissaires approchent, déjà les troupes entourent le château, les habitans du village sont renfermés chez eux et n'osent se montrer !

A cette nouvelle, Henri entra dans un violent accès de désespoir, car il aimait son père avec passion, et sa fierté se trouvait blessée de le voir céder à ceux qu'il était habitué à regarder comme ses inférieurs.

Le marquis était triste et silencieux ; d'abord ses yeux s'étaient portés avec terreur sur son fils, mais quand il eut la certitude que l'arrêt ne menaçait que lui, il devint calme et résigné. Il remit son fils entre les mains de Pierre.

— Je te le confie, lui dit-il ; veille sur lui et conserve-le moi... Si je succombe, sois son père !...

— Quoi ! s'écria Henri, allez-vous céder, mon père !... Obéir à un pareil ordre !

— Ils ont la force pour eux, reprit doucement le marquis.

— Mais nous vous défendront, et seuls ils suffiront à pousser une poignée de manans.

— Ces manans, mon fils, sont des hommes comme nous, que trop long-temps nous avons

opprimés, et qui à présent viennent venger sur nous leurs longues souffrances.

— Mais, vous, mon père, qui peut vous en reprocher ? Vous, dont la bonté approchait souvent de la faiblesse.

— Dis de la justice, mon enfant !

— De la justice !... Voyez, nos paysans cherchent-ils seulement à vous défendre !... Les lâches ! comblés de vos bienfaits !...

— M. le marquis n'était pas seul maître ici, dit tristement Pierre.

Le marquis tressaillit, ses yeux s'ouvrirent trop tard, hélas ! On le regardait donc comme complice des torts de son fils, que sa coupable faiblesse avait encouragés. Il tomba dans la rêverie. Henri regarda Pierre avec étonnement. Celui-ci sortit ; il courut après lui.

— Mon bon Pierre, s'écria-t-il, n'y a-t-il donc aucun moyen de sauver mon père ? Oh ! par pitié, vous, notre seul ami, ne nous abandonnez pas, sauvez mon père !

— Je le tenterai, du moins, dit Pierre en prenant les mains du jeune homme ; mais, à votre tour, Henri, faites-nous la promesse que désormais vous vous rappellerez que tous les hommes sont égaux devant Dieu, que tous ont les mêmes droits. Ceux que le hasard a fait naître plus riches ou plus élevés doivent le faire oublier à leurs frères malheureux, en méritant par leurs vertus la préférence d'un sort partial. ... Mais le temps presse, retournez auprès de votre père ; moi, je vais m'occuper de le sauver.

En disant cela, Pierre, dont la voix se voilait de sanglots, serra Henri dans ses bras avec une expression de tendresse et de douleur qui n'échappa point au jeune homme et qui remplit son cœur de reconnaissance.

Pierre se rendit ensuite dans sa chambre. Il y trouva sa fille, petite enfant de deux ans, qui avait coûté la vie à sa mère. Il la souleva dans ses bras.

— Pauvre enfant ! dit-il, pardonne-moi de disposer d'une vie qui t'appartient !

Puis il la couvrit de larmes et de baisers.

— Et toi, dit-il en se tournant vers le portrait du marquis, et toi, faudra-t-il donc partir sans te serrer encore une fois la main, ô mon meilleur ami !... Mais je t'avais voué ma vie ; je te la dois, et, je n'en doute pas, tu prendras soin de ma pauvre orpheline.

Jacques entra.

— Les commissaires sont là, dit-il.

Pierre lui prit la main, et, montrant sa fille.

— Promets-moi, reprit-il d'une voix entrecoupée, que tu seras son père si je ne reviens pas.

— Grand Dieu ! s'écria Jacques, qui commençait à comprendre, que vas-tu faire ?

— Sauver celui qui jusqu'à présent nous a fait la vie si douce ! Tu lui diras que je me suis rendu à la ville pour plaider sa cause ; qu'il soit tranquille ; que je ne cours aucun danger ; car, je le connais, il refuserait s'il s'en doutait. Emmène ce frère ; qu'il quitte la France, et reste avec lui tant que tes services lui seront utiles. Adieu, Jacques, du courage...

Et il lui remit l'enfant dans les bras. La petite fille, effrayée dès le commencement de cette scène, fit quelque résistance ; elle

serra ses petites mains et ne voulait point quitter son père.

—Ma fille, mon pauvre frère, adieu.

Et Pierre s'élança hors de la chambre. Il s'arrêta à la porte du marquis et prêta l'oreille pour entendre encore une fois sa voix.

—Pauvre Pierre, disait M. de Salornay à son fils, je n'ai pas d'ami plus fidèle !

—Merci, mon Dieu, merci, dit Pierre en essuyant une larme ; puis il entra résolument dans le salon.

—M. de Salornay ? dit un des commissaires.

—C'est moi, messieurs ; je suis prêt à vous suivre... allons.

Et tous se rendirent sur le perron, où les attendait la voiture.

Henri, cependant, n'avait pu résister à son impatience ; n'entendant plus de bruit, il sortit de la chambre de son père pour aller trouver Pierre Lombard. Jacques, debout, le visage collé contre les carreaux, regardait attentivement dans la cour, et ne cherchait point à cacher deux grosses larmes qui coulaient le long de ses joues. Henri s'approcha.

—Où est Pierre ? demanda-t-il.

—Silence ! dit Jacques, et lui désignant du doigt son frère, qui montait en voiture escorté des commissaires : C'est M. le marquis de Salornay !...

Un cri à demi étouffé s'échappa de la poitrine du jeune homme, et il tendit les bras vers la voiture qui s'enfuyait.

—M. Henri, dit Jacques en lui montrant la petite fille qui jouait sur le tapis de la chambre, si un jour la pauvre orpheline a besoin de vous, rappelez-vous que son père s'est dévoué pour vous conserver le vôtre !

—Je le jure ! elle sera ma fille, dit Henri.

Le marquis et son fils partirent dans la nuit, et grâce au zèle et à la vigilance de Jacques, ils arrivèrent heureusement en Suisse. Henri avait senti la nécessité de cacher à son père le terrible secret, et celui-ci, rassuré sur Pierre Lombard, attendait avec impatience que son vieil ami vint le rejoindre. Quant à la petite Jeanne, elle avait été ramenée chez sa nourrice, Jacques craignant qu'elle ne retardât leur course.

Lorsque M. de Salornay fut en sûreté, Jacques retourna vers son frère. Pierre avait traversé lentement le village : toutes les maisons étaient fermées ; il vit seulement de loin quelques hommes qui regardaient tristement passer la voiture. Parfois un visage de femme se montrait curieusement à une porte entrebâillée qui se refermait aussitôt. Quelques-uns, plus hardis, s'avancèrent jusqu'à la voiture ; Pierre se couvrit la figure de son mouchoir. Que Dieu vous protège, M. le marquis ! disaient les paysans trompés par l'habit brodé que Pierre avait revêtu. Enfin il arriva à Paris et fut jeté en prison sous le nom du marquis, et, bien décidé à ne rien dire tant qu'il n'aurait point la certitude que le marquis fût hors de danger, il se laissa juger, condamner ; de pareils dévouements ne furent point rares à cette époque... Et quand le pauvre Jacques arriva, il n'était plus temps... Le malheureux n'eut point le courage de revoir le marquis ; il lui écrivit ce qui s'était passé, rappela à Henri sa promesse, et courut s'engager dans les armées de la république.

LA RECONNAISSANCE.

Bien des années s'étaient écoulées. En apprenant la mort de son fidèle ami, le marquis de Salornay avait versé des larmes sin-

cères. Le chagrin qu'il éprouva fut tel qu'il hâta sa fin. Avant de mourir, il appela son fils, lui légua la dette de sa reconnaissance, et lui recommanda de prendre bien soin de la petite orpheline. Puis, gémissant sur l'état pénible dans lequel il laissait son fils, il lui fit promettre d'écrire à Jacques aussitôt qu'il le pourrait sans danger, et il mourut en regrettant sa patrie. Henri pleura amèrement son père, le seul être qu'il eût jamais aimé ! Le premier chagrin passe, il se souvint de ses dernières paroles ; mais il se rappela surtout ses inquiétudes sur son propre sort ; et, profitant de l'amnistie accordée aux émigrés, il courut aux Tuileries saluer le nouveau monarque.

Napoléon, comme on sait, eut le grand tort de chercher à rallier autour de lui les débris émigrés de l'ancienne noblesse. Le marquis de Salornay fut parfaitement accueilli, et les faveurs vinrent chercher le nouveau rallié. Au milieu de tous les tracassés qui devaient lui causer cette vie nouvelle pour lui, comment eût-il eu le loisir de penser à celui qui était mort pour sauver son père ? Jacques vivait encore ; il avait toujours été bon et brave soldat ; mais, soit que les circonstances ne l'eussent pas favorisé, soit que, peu habitué à solliciter, il se fût contenté de faire son devoir, sans jamais en demander la récompense, 1814 le trouva soldat comme auparavant. L'enfant était devenue une grande et belle jeune fille. Au retour de ses campagnes, Jacques allait la voir, lui parlait de messieurs de Salornay, et lui apprenait à bénir ce nom pour lequel était mort son père. Un jour, il la fit partir avec lui pour Paris, et la mit en apprentissage chez une brodeuse. L'année suivante, il la retrouva habile ouvrière, et pouvant gagner sa vie.

Jacques, fier, avec sa chétive paie et quelques gratifications, d'être parvenu à élever sa nièce, sa fille adoptive, se réjouissait de lui voir un état assuré.

—Quoiqu'il arrive, lui disait-il, tu sauras toujours te tirer d'affaire ; d'ailleurs, Henri de Salornay rentrera en France ; alors nous irons le trouver ; tu verras comme nous serons heureux tous trois.

Et la jeune fille se réjouissait à l'idée de cette future prospérité, et le bon vieillard, qui ne se doutait pas que Henri fut si près de lui, formait mille projets, s'étonnant beaucoup que, depuis quelques années, ses lettres adressées au marquis fussent restées sans réponse.

Mais un jour il apprit par un de ses camarades, qu'il y avait à la cour un marquis de Salornay ; il prit quelques informations, et acquit la certitude que c'était bien son ancien élève. Ce pauvre Henri, sans doute, il nous a bien cherchés ; il a dû envoyer au village où tu étais en nourrice, dit-il à sa nièce ; je suis sûr qu'il aura été bien triste de ne nous pas trouver ; mais aussi comme il va être content !... Demain, mon enfant, nous irons le voir. Le voir seulement, car ton travail te suffit, et moi, je n'ai besoin de rien, et je ne veux rien devoir à personne ! Il appelait cela devoir !... Vous avez raison, dit Jeanne, qui ne put s'empêcher de penser pourtant que si Henri les avait cherchés, il les aurait trouvés puisqu'elle écrivait toujours à sa nourrice ! Elle ne dit rien à son oncle, mais le lendemain elle ne se décida qu'à regret à l'accompagner ; lui, dans une joie d'enfant, ne s'apercevait pas de la tristesse réfléchie de sa nièce ; enfin, il prit Jeanne sous le bras et s'achemina vers l'hôtel de Salornay...

—M. le marquis est à la campagne, dit le concierge.

—Allons, dit le pauvre Jacques, c'est partie remise ; mais voilà nos noms et notre adresse.

—C'est bon, on les lui enverra.

—Écoute, dit le vieux soldat à sa nièce, rappelle-toi, si je n'étais plus là, que tu as un protecteur qui ne peut pas te manquer ; il est marié : nul doute qu'il ne te confie à sa femme.

La jeune fille ne répondit rien, mais sans pouvoir s'en expliquer la cause elle se réjouit de l'absence du marquis.

Bientôt, Jacques dut repartir, et sa nièce resta seule encore. Il fut absent long-temps, car les désastres de nos armées arrivèrent, et, comme nous l'avons dit plus haut, en 1814, Jacques était toujours soldat, et Jeanne, alors âgée de 23 ans, était simple ouvrière. Quant au marquis de Salornay, à la nouvelle de la déchéance de l'empereur, il se contenta de changer le plumet de son chapeau, et attendit de pied ferme le retour des Bourbons. Il conserva tous ses titres.

Quand tout fut dit pour Napoléon, Jacques, qui faisait partie de l'armée de la Loire, fut licencié comme bien d'autres. Il revint près de sa nièce avec sa croix pour toute fortune. Jeanne n'était point heureuse alors : elle avait peu d'ouvrage ; elle sut cependant cacher ses souffrances à son oncle, et le reçut le sourire sur les lèvres, pensant tout bas qu'elle en serait quitte pour travailler un peu plus tard la nuit, afin de pouvoir nourrir son bon vieil ami, car elle était plus que jamais éloignée d'avoir recours au marquis. Non seulement, en recevant leurs noms, il n'avait rien répondu ; mais, un jour, le hasard amena Jeanne chez Mme de Salornay, qui avait demandé quelques broderies. Le marquis était chez sa femme. Celle-ci, en commandant d'autres ouvrages, lui demanda son nom. La jeune fille hésita d'abord ; puis, elle répondit, en regardant le marquis, je me nomme Jeanne Lombard. La figure d'Henri resta impassible ; ce nom ne sembla réveiller en lui aucun souvenir.

Jeanne ne parla point de cette circonstance à son oncle ; mais, chaque fois qu'il lui vantait ses espérances de ce côté, elle détournait adroitement la conversation ; elle érudait de même toutes les propositions qu'il lui faisait de l'accompagner chez M. de Salornay. Jacques, qui ne pouvait s'expliquer ce qu'il appelait le caprice de sa nièce, résolut d'y aller seul.

Il sortit donc un matin et arriva à l'hôtel.

—Monsieur le marquis ? demanda-t-il au concierge.

Celui-ci le toisa de la tête aux pieds.

—Monsieur n'est pas encore levé, dit-il.

—Eh bien ! j'attendrai.

—C'est inutile, Monsieur n'est pas visible avant midi.

Le lendemain, il revint à midi.

—Monsieur ne reçoit pas aujourd'hui.

—Peut-être les étrangers, mais moi ! dit Jacques.

—Vous ! reprit le valet avec un sourire de dédain ; c'est impossible, mes ordres sont précis, personne n'entrera !

C'est just, mon garçon, c'est juste, si c'est ta consigne ; ce n'est pas moi, vieux militaire, qui t'y ferai manquer ; mais voilà mon nom ; je reviendrai demain.

Le lendemain, Henri était sorti.

—Ah ça ! dit Jacques, qui commençait à perdre patience, tu ne lui as donc pas dit que j'étais venu ?

—Est-ce que Monsieur vous connaît ? dit le laquais insolemment.

—S'il me connaît! reprit Jacques en riant, la question est bonne.

Cette fois, il s'en alla lentement, le cœur un peu serré.

—C'est plus difficile que de prendre une citadelle, disait-il tristement.

Le découragement était sur le point de s'emparer de lui. Au retour, Jeanne avait les yeux rouges; elle s'efforça de lui cacher ses larmes; il les devina, et fit tant qu'il obtint d'elle l'aveu que ses ressources étaient épuisées, et que le propriétaire ne voulait plus les garder passé le terme, parce qu'ils ne pouvaient le payer. Jacques résolut encore une tentative.

—J'attendrai, dit-il, quoiqu'on puisse dire, et il le fit bien que Henri entre ou sorte.

—Monsieur ne reçoit pas, lui dit-on.

—J'attendrai qu'il reçoive.

Et il s'assit tranquillement sur une des banquettes du vestibule; son air calme et décidé imposa au domestique, qui le laissa faire. Enfin le marquis sonna.

—Qui annonçerai-je? dit le valet de chambre.

—Jacques Lombard, mon enfant; oui, Jacques Lombard.

—Faites entrer, dit M. de Salornay.

—Ah! je le savais bien moi, dit Jacques. Pauvre Henri, ce n'était pas sa faute!

Relevant la tête, il passa fièrement devant le domestique, et il entra... Il s'avancait les bras ouverts... Henri, debout au milieu de son salon, tenait une lettre dans ses mains; il détourna à peine les yeux.

—Ah! vous voilà, Jacques, dit-il froidement? Eh bien! qu'êtes-vous devenu pendant ces longues années?...

Le pauvre soldat était resté terrifié de cet accueil; ses jambes pliaient sous lui; il tremblait et fut obligé de s'appuyer contre le mur.

—Il y a bien long-temps que nous nous sommes vus, dit le marquis, et nous sommes bien changés tous deux, n'est-il pas vrai?

—Ah! oui, bien changé, dit Jacques, dont les yeux se remplirent de larmes.

—Quel âge avez-vous?... Vous êtes bien vieux, n'est-ce pas?... Qu'avez-vous fait?

—J'étais soldat, balbutia le vieillard sans trop savoir ce qu'il répondait.

—Et maintenant, où êtes-vous?

—Chez ma nièce! reprit Jacques.

—Oh! vous avez une nièce?... Oui, en effet, je crois me souvenir?... Que fait-elle?... elle travaille sans doute?

—Oui, dit le pauvre homme, qui se sentait mourir; elle travaille, mais elle est pauvre, car je suis entièrement à sa charge... Mais, ajouta-t-il, quand je suis venu ici, M. Henri...

A ce nom, qui lui rappelait son enfance, Henri rougit.

—Vous êtes venu me demander des secours?... vous avez eu raison; je serai quelque chose pour vous, ce qui dépendra de moi. Mais je suis accablé de demandes. Cependant nous verrons à quoi je puis vous être utile.

—Non, monsieur le marquis, dit Jacques en se redressant, non, je suis venu parce que je croyais retrouver en vous votre digne père, retrouver un ancien ami, un enfant que j'ai bien porté dans mes bras, que j'aimais; je ne retrouve qu'un riche orgueilleux, un cœur ingrat. Je ne vous demande rien, monsieur le marquis; je me retire. Ma nièce est pauvre, mais elle ne le serait pas si elle avait, pour la faire vivre, son père qui est mort pour sauver le vôtre, monsieur le marquis.

Puis, lui laissant pour adieu ces foudroyantes paroles, il quitta le salon. Il avait retrouvé la force de sa jeunesse; mais cette réaction dura peu. Arrivé chez lui, il raconta à sa nièce son cruel mécompte, et, se jetant sur son grabat, il fut saisi d'une fièvre causée par la perte de ses chères illusions!

Jeanne, à genoux auprès du lit de son oncle, couvrait de larmes sa main glacée et priait Dieu! A ce moment, le propriétaire entra:

—Je vous avais donné jusqu'à aujourd'hui pour déménager, dit-il d'une voix dure!

—Monsieur, dit Jeanne tremblante, mon oncle est malade, bien malade! encore un jour, par pitié, encore un jour, et tout ce qui est ici est à vous!

—Je le sais bien, dit le propriétaire... Mais, ce misérable grabat ne peut me payer ce qui m'est dû.

—Ce vieillard est trop mal pour être transporté, dit l'homme de loi qui l'accompagnait; il faut attendre.

—Eh bien! donc, je vous donne encore deux jours; mais, ce terme expiré, il faudra déguerpir.

Cette scène avait frappé les oreilles du malade et lui avait rendu un peu de raison:

—Ma pauvre Jeanne, mon Dieu, qu'allons-nous devenir? Il va falloir vendre ma croix, ma pauvre croix, que mon empereur lui-même a portée!...

—Non, mon oncle, dit Jeanne en pleurant; gardez-la, j'aurai encore de l'argent aujourd'hui.

Elle descendit l'escalier et courut vendre le jupon qu'elle portait et son unique châle; elle ne garda sur elle qu'une robe bien mince: on était en hiver!... Mais elle eut alors de quoi soulager son oncle.

Le lendemain, le vieillard allait plus mal; déjà ses pieds et ses jambes étaient glacés. Jeanne, au désespoir, brisa son métier à broder pour faire du feu; mais elle essaya en vain de réchauffer le mourant. Tout à coup, il ouvrit les yeux, et tendit son bras vers sa croix... Jeanne se hâta de la lui donner... Il la prit, la regarda tristement:—C'est mon seul bien, dit-il, Jeanne, je te la donne, conserve-la toujours... là, sur ton cœur... Qu'elle te rappelle ton pauvre vieil oncle!... Oh! Jeanne, qu'une parole de toi adoucesse l'amertume de ma dernière heure! Jure-moi ici, par le nom de ton père, mort comme un saint martyr... jure-moi sur cette croix vénérée que tu te conserveras toujours pure, et qu'aucune action indigne ne viendra souiller le nom que tu portes!...

—Oh! mon oncle, mon père, je vous le jure, dit Jeanne dont les sanglots étouffaient la voix, votre fille saura mourir plutôt que de vivre déshonorée!...

—Merci, dit le vieillard, mon frère, j'ai accompli ma tâche jusqu'au bout! Jeanne ta main... ma croix... mon empereur... ma fille... adieu!

—Je suis donc seule à souffrir, s'écria Jeanne, oh mon Dieu! protégez-moi!

Des pas se firent entendre dans l'escalier; c'était le propriétaire, les deux jours étaient expirés. Jeanne se releva en silence et lui montra du doigt le vieillard qui venait de mourir. Ces hommes se retirèrent avec respect: la mort a une dignité que nul n'ose braver!

—Demain donc, dit le propriétaire à voix basse; votre déménagement ne sera pas long.

Jeanne suivit le corbillard jusqu'au cim-

tière, et lorsque la dépouille de l'honnête vieillard eut été rendue à la terre, elle s'agenouilla sur la tombe et y resta en prières. Le soir vint, il fallut sortir; en vain elle supplia qu'on la laissât auprès du corps de son oncle, elle fut obligée de s'éloigner. Où pouvait-elle aller, pauvre fille!... Elle rentra dans la ville et courut au hasard dans les rues: une fièvre brûlante la dévorait!—Peut-être, dit-elle, les heureux du monde auront-ils pitié de moi!—Mais, inhabile à mendier, elle resta debout, immobile contre le mur, regardant, sans la voir, la foule qui tourbillonnait.

Des jeunes gens qui passaient s'arrêtèrent devant elle et la contemplèrent avec insolence; puis l'un d'eux s'approcha. Jeanne, rappelée à elle, s'enfuit précipitamment; elle courut longtemps. La honte, le désespoir, la faim,—il y avait trois jours qu'elle n'avait mangé,—avaient épuisé ses forces; elle vint tomber mourante, et, comme par une permission du ciel, à quelques pas de l'hôtel de Salornay. Bientôt une neige abondante vint la couvrir de son blanc linceul!...

Des ouvriers s'en revenaient en chantant et se tenant par le bras; un d'eux trébucha:

—Une femme! s'écria-t-il; ivre peut-être.

Ils se baissèrent vers elle, la soulevèrent dans leurs bras et la portèrent sur un banc devant une grande porte ouverte:

—Elle ne fait aucun mouvement!... Mor-te! mon Dieu! s'écrièrent-ils, quand sur sa pâle figure vint se refléter l'éclat des lumières, car l'hôtel était somptueusement éclairé.

Ce jour-là, le marquis de Salornay donnait un bal!...

WILLIAMS RUSSELL.

La diplomatie impériale. (1)

I.

Beaucoup de gens sont persuadés, — et je citerais au besoin certains diplomates imbus de cette opinion, — que l'époque impériale n'a pas été une époque diplomatique. — La lutte, disent-ils, n'était point de cabinet à cabinet, mais de généraux à généraux. On ne négociait que des trêves, des armistices nécessités de part et d'autre, tantôt par l'épuisement des forces, tantôt par la difficulté de conserver des conquêtes trop vastes. De véritables négociations, de traités sérieux débattus avec la ferme volonté d'en faire sortir la paix de l'Europe, il n'y en eut pas, il ne pouvait pas y en avoir. Napoléon, adonné par sa position, n'a pu vouloir s'arrêter sur la pente rapide où ses premiers triomphes l'avaient placé. En supposant que sa soif d'ambition fût de celles qu'on peut étancher, l'intérêt seul de sa conservation l'obligeait à des guerres continuelles. Sa couronne n'était qu'une auréole dont le prestige se serait perdu au sein de la paix. Il était plutôt associé à la France qu'il ne la dominait réellement; et, pour la tenir enchaînée à sa destinée, pour qu'elle fût à lui comme il était à elle, pour qu'elle oubliât les griefs légitimes de tout pays opprimé, pour qu'elle subit, le lendemain même d'une révolution, le joug d'une dictature militaire, il fallait l'enivrer de gloire et de grandeur: il fallait enflammer en elle toutes les passions qui, pour se satisfaire ont surtout besoin de discipline, et ne vont à leur but que par le sacrifice de toute indépendance. En un mot, pour que le pays

(1) Histoire des cabinets de l'Europe, pendant le Consulat et l'Empire, 1800-1815, par Armand Le-fevre, tom. 1 et 2. Paris, Ch. Gosselin, 1845.

tout entier, dont il avait fait un vaste camp, se soumit au régime de l'obéissance militaire, ce n'était pas trop que de lui donner chaque jour, en échange de ses droits méconnus, les glorieuses compensations de la victoire. Donc, la paix était impossible ; donc, la diplomatie n'avait rien à faire, et ne traita jamais que des questions chimériques ; donc, toutes les difficultés dont elle s'occupait alors avaient leur solution réelle sur les champs de bataille ; donc, l'histoire de ces temps est ailleurs que dans les archives des cabinets. Il n'est pas fort important de savoir comment fut colorée telle ou telle agression, et si tel ou tel prétexte suffisait à une rupture d'ailleurs indispensable. Le fait ici domine le droit. Point d'autre légitimité que celle de la force, pas d'autres arguments que des canons et des soldats. Talleyrand ne sert qu'à poser les problèmes ; Murat les résout. Qu'importe les protocoles de l'un ; Contez-nous les charges de l'autre.

Bien que ces idées, par leur clarté même, soient très séduisantes, nous pensons qu'elles annulent, et sans cause suffisante, toute une portion de l'histoire impériale. Nous le pensons surtout aujourd'hui que l'excellent travail de M. A. Lefebvre est venu jeter des clartés nouvelles sur le sujet déjà traité par M. Bignon. Le père de M. Lefebvre fut un des diplomates le plus fréquemment et le plus utilement employés par l'empereur. Appelé à connaître la plupart des hommes politiques de son temps, et mis en relations personnelles avec plusieurs souverains, il avait rassemblé les éléments d'une histoire de la diplomatie française depuis 1789 jusqu'en 1815. Ce travail, qui était entrepris par ordre du gouvernement des Bourbons, pour l'usage exclusif des affaires étrangères, étant inachevé quand mourut celui qui l'avait entrepris, les notes, les documents, les analyses de traités, les correspondances, passèrent dans les mains de son fils, heureusement digne d'un si précieux héritage, et qui nous le transmet aujourd'hui.

Nous regardons comme assez important, avant de nous en occuper plus en détail, de constater la nature particulière, et les limites essentielles du récit qui nous est fait. Ainsi que le titre le dit très suffisamment, ce n'est pas une histoire de l'empire que M. Lefebvre a voulu écrire. De ce vaste sujet, il n'entend aborder qu'une seule face, et sans renoncer à expliquer quand il le faut la création ou la rupture de nos relations diplomatiques par les vicissitudes de notre histoire intérieure, c'est l'attitude du gouvernement français à l'égard des puissances étrangères, c'est le caractère de ses relations avec chacune d'elles, ce sont les alliances tour à tour formées et rompues, les influences favorables ou contraires, le désaccord des secrètes tendances et des manifestations officielles qu'il entend principalement nous faire connaître. Les campagnes ne sont pour lui, à son point de vue tout spécial, que les préliminaires d'une paix avantageuse, ou les conséquences d'une paix mal assise. La reconstitution intérieure du pays, les conditions de prospérité ou de malaise qui lui firent tour à tour bénir et détester le régime violent de l'empire ; la tradition de servilité administrative qui se créa durant ces quinze années ; la vie cachée, la force mystérieuse et latente du principe démocratique, auquel, dans ses derniers jours de lutte, l'homme du destin fit un appel tardif ; tous ces sujets et beaucoup d'autres encore sont écartés, ou réservés, avec trop de scrupule peut-être, par l'historien diplomatique.

Le traité de Campo-Formio doit être con-

sidéré comme le point de départ de toutes les négociations entreprises ultérieurement par Napoléon. Ce fut son œuvre, à lui seul. Les directeurs de la république ne voulaient à aucun prix, et sous aucune condition, livrer Venise à l'Autriche (1), lui ouvrir ainsi l'entrée de la Lombardie, déconsidérer la France par un abandon déloyal, et donner à l'empereur les premiers éléments d'une puissance maritime. Mais le jeune général, entouré au château de Montebello par les plénipotentiaires de l'Allemagne, du pape, de Gènes, de Venise, de Naples, du Piémont et de la République Helvétique, chargé de débattre avec eux les plus graves intérêts qui eussent été simultanément mis en question depuis Charlemagne, pressentant déjà sa grandeur future, et, sans attendre qu'on limitât ses pouvoirs, il agissait en homme certain de n'être pas désavoué. Calculant ses forces, et doutant des résultats d'une nouvelle campagne, il voulait profiter, pour en finir avec l'Autriche, de l'ascendant moral que lui donnaient vingt victoires éclatantes. Paris d'ailleurs l'appelait, et il est permis de penser que la nécessité d'y repaître lui dicta cette scène violente à la suite de laquelle le négociateur autrichien, saisi de terreur, signa les articles long-temps débattus qui portaient au Rhin et sur les Alpes maritimes la frontière de la république française, lui donnaient les Flandres, les îles Ioniques, Mantoue en Italie, Mayence en Allemagne, et constituait à côté d'elle la république Cisalpine, qui allait avoir bientôt plus d'une sour.

Toutes les pensées qui dirigèrent plus tard l'empereur étaient en germe dans la tête du capitaine victorieux. Vous trouverez dans ses lettres confidentielles au Directoire le conseil de songer à conquérir Malte et Corfu, les deux points principaux de la Méditerranée ; le dessein d'occuper l'Égypte, et de paralyser ainsi la puissance anglaise dans l'Inde. Vous y trouverez enfin le premier, le principal mobile de la politique ultérieurement adoptée par le premier consul : je veux dire son antipathie raisonnée contre les Anglais. Leur puissance aristocratique l'effarouchait, leurs intrigues, leur esprit d'entreprise, leur habileté à corrompre, la persévérance de leurs vues, l'intelligente prévoyance de leurs menées, lui portaient ombrage. " Il est indispensable, écrivait-il de Passeriano, que la monarchie anglaise soit détruite. Concentrons notre activité sur la marine, écrasons cette rivale, et l'Europe est à nos pieds (2). "

Pendant les interminables conférences de Rastadt, en revanche, le cabinet anglais, pressentant la rivalité terrible dont il était menacé, ne négligeait rien pour rallumer la guerre sur le continent. Il dénonçait à la Prusse l'exclusion qui la privait de tout droit aux indemnités germaniques ; il montrait à tous les gouvernements absolus, sur la carte européenne, ce résidu compacte de républiques qui déjà s'étendait du Texel aux extrémités de la Calabre ; il dénonçait la France comme aspirant désormais à une domination universelle ; et, dénaturant à plaisir l'aspect des choses, le sens des mots, l'aristocratie anglaise se déclarait la grande protectrice de l'indépendance des nations, le dernier rempart de la liberté en Europe. L'invasion de la Suisse et des États-Romains donnait quelque vraisemblance à ses paroles, quelques poids à ses conseils ; ils furent écoutés, et l'hydre de la coalition releva une fois encore ses têtes sans cesse renaissan-

(1) V. les *Dépêches secrètes* de Barras, 8 septembre 1797.

(2) 18 octobre 1797.

tes. Napoléon s'en étonna-t-il ? en éprouva-t-il le moindre désappointement ? Nous ne le croyons pas. Dans ces curieuses conférences avec Cobenzel, où celui-ci lui offrait si naïvement une principauté allemande de 250 mille âmes, il avait laissé voir sa secrète pensée. L'heure était prénée où il renverserait le Directoire, " ce ridicule gouvernement d'avocats. " Mais pour cela, il lui fallait une guerre ; il l'attendait et la désirait sans doute. Peut-être faut-il voir l'intention de la provoquer dans quelques prétentions nouvelles, qui surgirent tout à coup au congrès de Rastadt, où les plénipotentiaires français demandèrent inopinément les îles du Rhin. Kehl et son territoire, Cassel et son territoire, une tête de pont à Huningue, la démolition d'Ehrenbreistein. L'Autriche était d'autant moins disposée à céder sur tous ces points que la Russie et l'Angleterre venaient de s'engager à descendre dans la lice qu'allait ouvrir un refus. Elle ne pouvait en vérité prévoir le résultat des campagnes de 1799, les caprices de Suwarow et la politique jalouse du cabinet de Saint-Petersbourg, que devaient effaroucher également les succès ou la défaite des troupes confédérées.

Nous voici arrivés au moment où le 18 brumaire a remis entre les mains de Napoléon les destinées de la république. Le lendemain, dit M. Lefebvre, il avait à choisir entre trois partis : jouer le rôle de Monck et rappeler les Bourbons, continuer la politique révolutionnaire, se poser comme médiateur entre la révolution et l'Europe. Le premier parti ne pouvait convenir à l'homme du 13 vendémiaire, au vainqueur de Mantenotte et de Rivoli. Quant au second, il offrait, — M. Lefebvre en convient, — à côté de périls immenses, une grandeur idéale.

" Animé du double génie des batailles et des révolutions, Bonaparte eût disposé d'une puissance prodigieuse, puissance à la fois matérielle et morale. Si, l'épée dans une main et la réforme dans l'autre, il se fût élancé à la tête de la démocratie française, appelant tous les peuples à la liberté, déclarant la guerre à tous les trônes, à toutes les oligarchies, qui peut mesurer son action sur les destinées de l'Europe ? Bien certainement, il l'eût remuée dans ses profondeurs ; il eût changé sa constitution morale et politique (1). "

S'il n'embrassa point cet apostolat redoutable et grandiose, ce fut par des motifs assurément moins désintéressés que ceux dont M. Lefebvre veut bien lui faire honneur. Non, Bonaparte ne pesa point les chances de la démocratie française ; non, il n'étudia pas sincèrement et de bonne foi les conditions auxquelles ce principe fécond et vivace pouvait grandir et porter ses fruits. Dès le principe, au contraire, il mit tous ses soins à étouffer, disons mieux à confisquer ce qui subsistait encore de dévouement patriotique et de croyance à la liberté. Il faut méconnaître à plaisir le sens de chacune de ses paroles et de chacun de ses actes ; il faut s'amuser à quelques parades républicaines dont il masqua ses premières manœuvres anti-révolutionnaires, pour croire qu'il voulût, ne fût-ce qu'un moment, imiter ce Washington dont il fit hypocritement porter le deuil à la France.

Quoiqu'il en soit, le lendemain du 18 brumaire, il se trouva vis à vis de toute l'Europe armée contre nous, à l'exception de la monarchie prussienne, dont le chef timide, " démocrate à sa manière, " sympathisait à certains égards avec les tendances égalitaires de la révolution française. L'Angleterre

(1) *Introduction*, p. 13.

nous détestait, et les dernières guerres lui avaient en définitive rapporté trop de conquêtes pour qu'elle songeât à poser les armes. Elle réalisait, à la faveur des troubles du continent, son rêve éternel de domination maritime. Ni la crainte, ni la cupidité ne la poussaient à la paix. Aussi quand le premier consul proposa de traiter cette question, lord Grenville lui répondit-il avec une ironique insolence, en demandant pour base des négociations, le rétablissement des Bourbons. L'Autriche, non moins altière, semblait avoir honte du traité de Campo-Formio, et ne voulait entendre qu'à une pacification générale, réglée sur l'état actuel de ses conquêtes en Italie. La Russie s'était retirée des champs de bataille, ne se souciant pas de concourir, sans autre intérêt que celui des principes monarchiques, à étendre démesurément le domaine de l'empereur d'Allemagne. La Turquie, sous l'inspiration directe du cabinet anglais, lançait contre nos troupes d'Égypte ses faibles armées.

La campagne de Marengo changea cette situation. Expulsée de l'Italie, l'Autriche se hâta de rouvrir une négociation qui, à défaut d'autres résultats, devait lui donner le temps de réparer ses désastres. Les termes du traité qu'elle avait signé deux jours avant la bataille de Marengo la mettaient à la solde du gouvernement anglais, et ne lui permettaient pas de conclure une paix réparée. Il est donc permis de penser que le comte de Saint-Julien, son plénipotentiaire, n'avait qu'une mission dilatoire, dont il fit presque malgré lui une affaire sérieuse, en acceptant de traiter sur les bases de Campo-Formio. Il fut désavoué, comme on sait, et Bonaparte, qui cette fois voulait la paix, — tout au moins pour quelques années, — dut accepter ce manque de loyauté. Les conférences de Lunéville s'ouvrirent, non plus entre l'Autriche seule et la France, mais entre la France, l'Angleterre et l'Autriche. La présence de la Grande-Bretagne suffisait pour attester que rien de durable n'en résulterait; mais Malte et l'Égypte étaient en danger. Pour jeter des vivres dans l'une, pour envoyer des renforts aux vainqueurs d'Héliopolis, il fallait obtenir un armistice naval, et Bonaparte comptait que, pour sauver l'Autriche, cette fidèle alliée, le gouvernement anglais consentirait à le lui accorder. C'était présumer beaucoup de la générosité, mais trop peu de la pénétration anglaise, que d'attendre un pareil sacrifice. Lord Grenville éluda la proposition du premier consul avec un art infini. Le contre-projet présenté en son nom écartait tout ce qui était relatif à Malte et à l'Égypte, en les assimilant habilement à Ulme, Philipsbourg, Ingolstadt, et en les plaçant dans les mêmes conditions d'approvisionnement temporaire durant le cours des négociations. On leva, à la vérité, le blocus de Brest et des autres ports français; mais les flottes anglaises conservèrent leurs stations, et pas un navire de guerre n'aurait la permission de sortir. Le nœud de la question était là. Sans que personne parût s'occuper du sort de l'Égypte, personne ne la perdait de vue. Bonaparte que ces débats irritaient, conclut par demander simplement que six frégates françaises pussent aller de Toulon à Alexandrie, et revenir ensuite à Toulon sans avoir été visitées. Il n'était pas difficile de deviner le sens de cette proposition, qui fut repoussée, et à laquelle on répondit par une autre non moins claire, en exigeant de nous l'évacuation de l'Égypte. Arrivée à ces termes, la discussion diplomatique ne pouvait se prolonger. L'Autriche, presque découragée par le rapprochement de Paul Ier et de Bonaparte, montra la plus grande fidélité à ses engagements envers la Grande-Bretagne. Elle accepta une fois encore un combat dont elle semblait pré-

voir l'issue, et qui se termina glorieusement pour la France dans les plaines de Hohenlinden. L'armée autrichienne, rejetée sans ressources sur les états héréditaires, et Moreau à vingt lieues de Vienne, tels étaient les résultats de la campagne. Il ne restait plus à l'Autriche que l'alternative de périr ou de se soumettre.

M. Lefebvre, qui débat d'ailleurs avec beaucoup de sagacité le traité de Lunéville, conséquence de ces victoires, n'a pas examiné ce que cette paix eût été, faite au nom des principes républicains, et non pas en vue de l'intérêt monarchique, dont le futur empereur se montrait déjà si jaloux. Il réduit la question à des termes plus simples, opposant seulement un système de clémence et de modération au système de force et de représailles qui fut adopté. La justice de nos ressentiments, l'importance de nos griefs, il ne les diminue en rien; mais il se demande s'il n'eût pas été plus sage d'en faire le sacrifice à l'affermissement de notre grandeur, au repos du continent.

A ceci nous répondons par une seule question: une telle clémence, une telle générosité eussent-elles été comprises et utiles? Après tout, Napoléon n'exigea rien à Lunéville, — rien au moins de très essentiel, — qui n'eût été souscrit à Campo-Formio, et proposé comme conditions du traité qu'il offrait à l'Autriche avant les campagnes de Marengo et d'Hohenlinden. La Lombardie indépendante, Venise laissée à l'Autriche, les forts de Kehl, de Cassel et d'Ehrenbreitstein abandonnés par la France; des indemnités promises à tous les princes dont les états étaient enclavés dans le territoire des républiques nouvelles; certes, il n'y avait rien d'exorbitant, rien d'excessif dans un pareil état de choses. Il avait été accepté par l'Autriche, nous le répétons, avant les victoires nouvelles qui mettaient l'empereur à notre discrétion. Fallait-il donc que ces victoires tournassent à notre détriment? Les traditions du monde politique auraient-elles permis d'apprécier l'héroïque désintéressement qui nous eût fait abdiquer, après le triomphe, ce que nous n'aurions pas dû abandonner après une défaite? N'aurait-on pas vu dans cette abnégation plus que chevaleresque un symptôme de faiblesse cachée qui eût enhardi nos ennemis, effrayé nos alliés?

La question posée depuis dix ans et par toutes les guerres, semblait sur le point d'être résolue. L'implacable animosité de la Grande-Bretagne allait enfin recevoir son châtiment. La grande affaire des neutres, c'est-à-dire de la souveraineté maritime, était de nouveau sur le tapis, et l'Europe entière, jadis ligée pour nous détruire, allait se confédérer contre le tyran des mers. Paul Ier, indigné contre l'Angleterre, qui n'avait pas voulu comprendre les prisonniers russes dans ses cartels d'échange, la Suède exécutée par lui, le Danemark ouvertement insulté dans le détroit de Gibraltar, l'Amérique et la Prusse déjà ligées contre les arrogantes prétentions de la marine anglaise; l'Espagne entraînée dans la sphère de notre politique, le Portugal vaincu par l'Espagne, Naples domptée, l'Italie républicaine, tous les états européens, et jusqu'à l'Autriche enfin réduits, s'unissaient à nous contre nos plus ardents, nos plus redoutables ennemis. Ce mouvement immense n'aurait-il pas été paralysé, si l'on eût vu faiblir notre politique, reculer nos frontières, diminuer et se restreindre notre influence à peine acquise? Nous aurions dû, semble penser M. Lefebvre, attacher l'Autriche à nous par des concessions imprévues, creuser un lit profond à son ambition, lui restituer la Lombardie, refaire sa puissance impériale, guérir toutes ses blessures, même celles de son orgueil. Mais quoi donc? ce système d'alliance, de concessions larges et généreuses, d'ambition satisfaite aude-

là des plus avides espérances, Napoléon ne l'a-t-il pas employé là où il devait l'être avant tout. Dès long-temps, il avait essayé d'associer la Prusse à la fortune de l'empire français! Sans qu'elle l'eût mérité par aucun service on lui avait fait une large part dans les indemnités germaniques. Que d'égards, d'ailleurs, pour le caractère inquiet de cette monarchie si jalouse de sa dignité! avec quelle longanimité ne sollicitions-nous pas son alliance! On y pouvait d'autant mieux compter, ce semble, que la politique prussienne, depuis le grand Frédéric, consistait à "être bien avec la Russie, froidement avec l'Autriche, en intimité avec la France." Mais à cet intérêt théorique, combien de séductions n'ajoutions nous pas. M. Lefebvre les définit lui-même ainsi:

... "En se jetant sans réserve dans nos bras, la Prusse était sûre d'acquiescer ce qui lui manquait; des frontières militaires mieux dessinées, un territoire compacte, un accroissement considérable en population et en revenus..."(1)

Et néanmoins, Napoléon ne put jamais l'attirer franchement à lui. De guerre lasse, et après trois ans d'efforts, il lui fallut renoncer à la meilleure et la plus certaine de ses conceptions politiques. S'aveuglait-il donc, à Lunéville, quand il ne jugeait pas possible de se concilier, par un abandon tout-à-fait imprévu de ses plus naturelles exigences, la vieille rancune, le cœur ulcéré de l'Autriche!

OLD NICK.

La Fleur d'Or.

A MADAME HERMINE TR....

I.

Un hasard de j'ai profité m'a révélé l'histoire suivante, que j'écris pour vous, Madame; d'ailleurs, elle ne saurait être mieux écoutée que par le cœur d'une femme, c'est une histoire vraie, et, comme beaucoup de vérités, — c'est une histoire triste.

Yvonne et son ami Donatien étaient nés sur les côtes de Bretagne, où leurs parents, comme la plupart des riverains, vivaient du produit de leurs filets. Aux premiers pas faits en sortant du bercail, les deux enfants qui s'étaient rencontrés échangeaient leur premier sourire, et se prenant par la main, ils entrèrent dans la vie par le beau chemin de l'enfance. Jusqu'à l'âge de dix ans, ils vécurent ensemble, s'aimant comme on s'aime à cet âge.

Nous n'essaierons point de peindre ces enfantines amours; rappelez-vous, lecteur, la petite blondine qui s'appelait Rose ou Charlotte, et avec qui vous partagiez vos bonbons — tout en gardant la plus grosse part; rappelez-vous, lectrice, les belles classes huissonnières faites avec l'écolier qui s'appelait Henri ou Victor, et qu'aujourd'hui vous appelez monsieur; et, si vous ne trouvez pas un de ces délicieux souvenirs au fond de votre jeune âge, ouvrez *Paul et Virginie*, lisez dans *l'Âme de la Maison*, l'histoire du poète Théophile Gautier et de la petite Maria qui avait des taches roses sur les joues; ces innocentes amours vous rappelleront celle d'Yvonne et de son ami Donatien.

Donc, ils avaient dix ans, ils s'aimaient, et ils étaient heureux. Mais hélas! le bonheur est une chose fragile qui se brise bien vite, — même entre les mains des enfants.

Le père de Donatien, qui était un des plus habiles pilotes de la côte, snuva un jour d'un péril imminent un navire de commerce appartenant à un riche armateur du pays. Le lendemain, celui-ci vint trouver le pêcheur et lui proposa de se charger de l'avenir de Donatien. — Confiez-moi votre enfant, lui-dit-

(1) Tom. 1, p. 329.

il ; je l'enverrai au collège avec mon fils, et, après avoir passé par les écoles, il vous reviendra avec les épaulettes d'officier de la marine royale.

Le père de Donatien avait longtemps caressé ce rêve, mais sans espérance de le voir jamais se réaliser ; cette espérance lui étant offerte, il accepta.

Deux jours après, il était convenu que Donatien partagerait les études de Paul Baradee, le fils de l'armateur, et qu'il l'accompagnerait dans un collège de Paris.

Cette nouvelle, tombée comme un coup de foudre entre les deux enfants, leur apprit qu'ils étaient déjà mûrs pour la douleur. Donatien ne voyait qu'une chose dans cet événement : c'est qu'il fallait se séparer de son amie, et malgré la brillante promesse des épaulettes d'or que son père agita devant son imagination, il refusait de partir avec une opiniâtreté toute bretonne.

Il n'y avait déjà plus place dans son cœur pour l'ambition.—Pourtant, il fallut bien obéir.

La dernière entrevue qu'il eut avec son amie fut triste. Celle-ci s'était jetée en pleurant sur son sein, le front déjà coloré de cette rougeur pudique—amorce de l'amour qui va naître. Ils se prirent tous deux par la main et parcoururent silencieusement cette lande, où ils étaient nés l'un près de l'autre, et où ils avaient espéré rester toujours. Ils allèrent visiter un à un tous les endroits chéris témoins de leurs douces joies. Yvonne se souvenait qu'il lui faudrait désormais revenir seule en ces lieux, et pour n'y plus retrouver que des souvenirs de l'absent. Donatien, plus triste encore, s'emplissait la mémoire des moindres détails de ce paradis où s'était écoulée son enfance. L'enfant voyait déjà le bonheur derrière lui, et lui disait tout bas : " Adieu, "—n'osant déjà plus dire : " Au revoir. "

Que si on trouvait extraordinaire un pareil amour entre deux enfants, nous répondrions : qu'il y a dans le monde des êtres fatalement doués d'une grande hâtivité d'existence. Pour ces étranges natures, la transition lente qui sépare ordinairement les sensations des sentiments n'existe pas, et elles arrivent brusquement au seuil des passions réelles à l'âge ou les autres en sont encore à la rêverie.

Fatal privilège, nous le répétons, car il engendre les vieillards de vingt ans, et, si on nous permettait cette figure, creuse des rides au cœur, avant qu'on en ait au front.

Après une longue causerie toute trempée de larmes, les deux enfants se séparèrent avec douleur qu'il fallait se quitter, car la nuit était venue ; néanmoins, ils se prirent de se revoir une fois encore avant le départ de Donatien, qui était fixé au lendemain soir. Donatien détacha de sa poitrine une petite médaille de *Notre-Dame-de-Bon-Secours* et la donna à son amie en souvenir de lui.

— Hélas ! je n'ai rien à te donner, moi, dit la petite avec un gros soupir. Et, comme en ce moment ils étaient arrivés dans un endroit où ils avaient l'habitude de se reposer après leurs courses joyeuses, Yvonne cueillit un bouquet de ces petites fleurs pareilles à des boutons d'or, et qui croissent particulièrement dans les landes de la Bretagne. Elle donna ces fleurs à son ami en échange de sa médaille, qu'elle avait déjà serrée sur son cœur. Donatien en fit autant du bouquet, et après s'être promis de nouveau qu'ils se reverraient une dernière fois ; ils reprirent chacun de son côté le chemin de la maison.

Cette entrevue devait être la dernière.

En effet, en rentrant chez son père, Donatien trouva un domestique de M. Baradee qui l'attendait pour l'emmener chez celui-ci, où il

devait passer la nuit, car le départ avait été avancé au lendemain matin.

Trois jours après, Donatien entra dans un des collèges de Paris avec son nouveau compagnon.

II.

Dix ans se sont écoulés entre la première et la seconde partie de cette histoire, et le courant des événements a plus que jamais séparé Donatien et Yvonne. La mort était venue deux fois dans la maison de celle-ci et l'avait un jour laissée agenouillée sur la double tombe qui la faisait orpheline. Une dame riche et charitable, prenant en pitié la pauvre enfant, l'avait emmenée avec elle. Depuis ce temps, personne dans le pays ne savait ce qu'elle était devenue, et Donatien ne put en apprendre aucune nouvelle, lorsque deux ans après son départ il était venu passer les vacances dans sa famille.

Plus tard, des sinistres simultanés amenèrent la ruine complète de M. Baradee, et l'armateur fut dans la nécessité de retirer son fils du collège avant même qu'il eût achevé son éducation. Donatien se trouvait dans le même cas, et dut ainsi renoncer aux espérances qu'on avait conçues pour son avenir, avenir auquel il s'était soumis par obéissance, et non par sympathie.

Au sortir du collège, on lui procura une place dans une grande maison industrielle. Cette position était la seule qui parût devoir lui convenir, car il était d'une nature physique trop frêle pour pouvoir se plier aux rudes labours d'une profession manuelle. Pourtant, Donatien était arrivé à Paris doué d'une constitution robuste, et les poumons pleins de cet air vital qui soufflait dans sa lande bretonne, mais il ne tarda pas à s'étioier entre les étroites limites de l'existence scolaire. En entrant dans l'adolescence, le jeune breton n'avait conservé de sa nature primitive qu'un esprit rebelle à toute chose imposée,—et toujours prêt à quitter le terre-à-terre du positif pour s'en aller courir le grand chemin des rêves. Donatien avait été un fort mauvais élève. La science était entrée dans son cerveau et y avait germé presque à son insu, et sans qu'il y eût aidé par la volonté. Au sortir du collège, il se trouva pareil à un labourer qui verrait son champ couvert de moissons sans l'avoir jamais fécondé par le soc.

Quand il eut passé deux mois devant des grands livres noirs de totaux, Donatien se sentit envahi par un ennui insurmontable. Ses moindres pensées se glaçaient au froid contact de l'arithmétique. Plusieurs fois, on l'avait repris sur les erreurs graves qu'il commettait sans cesse. Donatien n'attendit pas qu'on le remerciât,—il pria son patron de disposer de sa place.

Un jour, il lui arriva de monter au hasard dans une de ces voitures qui desservent les environs de Paris.

Deux heures après, il était arrivé sur la magnifique terrasse de Saint-Germain.

Un instant, il faillit s'évanouir comme un prisonnier, qui, par une brusque transition, passerait de l'obscurité de son cachot au plein clair du soleil. L'air vif de la Seine qui le fouettait au visage le força à fermer les yeux, et il lui sembla qu'il était monté sur un cap breton, en face du ciel et de la mer—ce grand don de l'immensité. Ses pensées sortirent de leur léthargie glaciale et s'agitèrent en foule dans son âme. Il s'assit alors sur un banc, et, posant la tête dans ses mains, il songea, et, comme toujours, sa rêverie se tourna vers son pôle invariable,—le souvenir d'Yvonne.

En ce moment, distrait par un grand bruit qui semblait approcher, Donatien leva les yeux, et avec la rapidité des trépassés de la légende, il vit courir devant lui une cavalcade qui soulevait derrière elle un tourbillon de poussière. Comme s'il eût été frappé d'une commotion électrique, Donatien se redressa de toute sa hauteur, et les bras étendus vers cette vision ailée déjà disparue, il s'écria :—Yvonne ! Yvonne ! Puis il tomba à la renverse, en se heurtant le front à l'angle du banc de pierre.

Deux étrangers, qui marchaient à quelque distance, entendirent le cri et virent la chute. Ils accoururent en toute hâte. L'un d'eux examina la blessure et secoua la tête.

Un quart d'heure après Donatien, qui n'avait pas repris connaissance, était transporté dans la maison de santé que le docteur Morin dirigeait à Saint-Germain.

III.

Au bout d'un mois, Donatien était guéri de sa blessure,—seulement il était fou. Le docteur Morin, qui avait pour spécialité le traitement des aliénations mentales, entreprit de rendre la raison au sujet que le hasard lui avait envoyé ; et il garda le pauvre fou dans son établissement.

Du reste, la folie de Donatien était douce et tranquille, et n'inspirait aucune crainte. Aussi le laissait-on aller partout sans gardien. Il passait ses journées dans les jardins et cueillait toutes les fleurs jaunes qu'il trouvait. Sa chambre en était jonchée ; il en mettait partout,—jusque dans son lit. Quand elles étaient fanées il tirait de sa poitrine un petit bouquet d'herbe sèche, et les comparant aux fleurs flétries, murmurait :

— Elles sont pareilles !

Il y avait dans la maison une charmante petite fille appelée Rosette, et pour laquelle Donatien manifestait un tendre et touchant attachement. Quand il la rencontrait, il la prenait par la main et l'emmenait avec lui, ou bien la faisait asseoir à son côté, et lui parlait dans une langue singulière qui la faisait rire aux éclats. Alors Donatien riait avec elle ou pleurait tout doucement, et la petite finissait par pleurer aussi. Un jour qu'ils étaient ensemble dans le jardin, le tonnerre roula tout-à-coup dans le ciel noir. Donatien se mit à genoux et força sa compagne à l'imiter ; puis il lui montra le ciel :

— Prends ta médaille, lui dit-il. La petite tira de son corsage un petit médaillon et s'agenouilla à côté de Donatien, qui commença une prière bretonne.

— Vois-tu, s'écria-t-il tout-à-coup ; vois-tu comme elle est bonne, la *Notre-Dame* ! Voici ton père qui revient avec le mien. Et il indiquait deux barques qui traversaient la rivière sur laquelle le jardin avait vue.

— Surtout, prends bien garde de la perdre ta médaille, ajouta-t-il gravement.

Une autre fois, sa petite amie ayant remarqué son amour pour les fleurs jaunes lui en apporta un gros bouquet. Donatien faillit l'étouffer sous ses baisers.

Cependant l'hiver vint ; il n'y avait plus de fleurs, ni rouges, ni blanches—ni jaunes non plus,—ce qui n'empêchait pas Donatien de courir au jardin dès qu'on le perdait de vue. Il grattait sous la neige, cherchait ses chères fleurs, et n'en trouvant pas il regardait le bouquet d'herbe sèche qu'il portait toujours caché sur sa poitrine.

Un jour il le mit dans un verre d'eau et resta plus de six heures immobile, espérant sans doute le voir reverdir. A la fin, il s'imagina que cette épreuve avait réussi. Dès lors il trempa tous les matins son bouquet

dans l'eau fraîche. Cela dura jusqu'au printemps.

A cette époque, Rosette tomba malade. Donatien ne la voyant plus venir chez lui, demanda à aller la voir. Quand il entra, Rosette était couchée dans son lit,—un de ces petits lits blancs dont les mères vont le soir fermer les rideaux en marchant sur la pointe du pied pour ne pas éveiller l'enfant qui sourit à son rêve. En voyant entrer Donatien, la petite se dressa sur son oreiller et lui tendit sa main qu'il serra doucement dans la sienne.

Avec cette espérance commune à tous ceux qui vont mourir et qui ne le sentent pas, Rosette faisait les plus beaux projets du monde pour l'époque de sa guérison.

— Quand j'irai mieux, disait-elle à son ami, nous retournerons nous promener tous les deux dans le jardin et aussi dans la forêt; sur le bord de la rivière, partout... Il doit y avoir des fleurs maintenant, nous sommes dans l'été—je vois le soleil. Puis elle reprit: Il faut m'en apporter, des fleurs.

Le lendemain, il lui apporta un bouquet. Rosette était plus malade. Ses yeux luisaient des flammes de la fièvre. Elle parlait haut, et parlait de toutes choses; et ses paroles, accompagnées de gestes multipliés, semblaient s'adresser à des êtres absents.—Elle avait le délire. Elle reconnut pourtant Donatien et lui fit signe d'approcher. Après avoir regardé les fleurs qu'il lui apportait, elle les lui rendit en disant:

Il y a un endroit où on en trouve de bien plus jolies... c'est là qu'il faut aller.

— Où cela? demanda Donatien.

— Tu ne te le rappelles donc plus? lui dit-elle. Alors, elle étendit la main en ajoutant: — C'est là-bas! — Là-bas! c'était au fond de ses souvenirs un petit village qui se mire au bord de l'Yonne et s'appelle Cézay. Là-bas, c'était une petite maison blanche perdue dans les vignes—ces moissons bourguignonnes. Là-bas, c'était la vieille église où elle avait trouvé son nom fleuri dans les eaux du baptême. Là-bas, enfin, c'était cette douce patrie natale dont le nom laisse un miel sur les lèvres lorsqu'on le prononce!

Donatien secoua la tête en disant:—Je sais... je sais... j'irai demain.

— Non, dit-elle, attends-moi. Nous irons ensemble. Nous passerons la rivière à gué dans la charrette de mon oncle. Ce sera bien joli. Et elle continua ainsi pendant longtemps, remontant dans son gracieux délire tous les verts sentiers de son enfance.

Comme Rosette se plaignait lorsque Donatien n'était pas auprès d'elle, on avait permis à celui-ci de passer ses journées dans la chambre de la malade, et il ne quittait pas son chevet. Elle, dans le délire de sa fièvre, et lui, dans sa folie, ils s'entendaient pourtant parfaitement, elle parlant de sa Bourgogne, et lui de sa Bretagne. Mais tous deux songaient aux pays où ils étaient nés. Ils mêlaient leurs souvenirs. Ils se rappelaient tous ces *petits grands* événements du premier âge. Tantôt, Rosette parlait de la fête de Saint-Leu et de sa robe blanche. Elle lui rappelait la foire de Joigny, où l'on achète des petits couteaux à lame courbe pour faire la vendage. Et Donatien répondait toujours: "Je me souviens." Seulement, il se souvenait de la foire de Nantes, où l'on vendait aussi toutes sortes de belles choses qui lui faisaient tant envie,—sans oublier non plus les petits couteaux.

Cependant, la maladie faisait tous les jours de nouveaux progrès. Un matin, on refusa à Donatien de le laisser entrer. Rosette était morte pendant la nuit. On avait éloigné sa mère et deux femmes veillaient près du lit. L'enfant n'avait pas encore revêtu sa robe d'é-

ternité; elle était étendue mollement sur sa couche, la tête sur l'oreiller et noyée dans sa chevelure noire, pareille à une figure d'albâtre dans un cadre d'ébène; ses yeux grands ouverts semblaient regarder l'ange qui était venu chercher son âme, et elle avait gardé sur ses lèvres le sourire qui y était éclos quand le blond sésaphin lui avait montré le ciel en lui disant: Viens! Une de ses mains, blanche comme cette fleur, tenait un lys que Donatien lui avait donné la veille. A la voir ainsi, on eût dit qu'elle était morte de beauté.

Donatien pria et supplia tant qu'on le laissa entrer. Il s'approcha du lit, et, voyant sa petite amie immobile, il l'embrassa sur le front. Il ne comprit rien.

— Elle a froid, dit-il en fermant le rideau,—je reviendrai quand elle sera réveillée.

Le lendemain on enterra Rosette. C'était par une belle matinée de mai, quelques jeunes filles vêtues de blanc formèrent un cortège à cette douce compagne qui s'en allait si vite. Un éclair de raison aigüé avait traversé l'esprit de Donatien. Il avait compris que son amie était morte et non endormie, et il avait demandé à suivre le convoi. Le docteur Morin l'avait accompagné, espérant peut-être une crise douloureuse qui le mettrait sur la voie de quelque moyen à suivre pour arriver à la guérison. Un esprit poétique avait dû choisir la place où Rosette devait être enterrée: c'était au fond du cimetière, dans une espèce de petit vallon que n'attristait pas le voisinage des cyprès et des ifs.—La fosse était abritée par des arbrisseaux à verdure vive, pénétrable au soleil; et des rosiers blancs croissaient au hasard parmi les hautes herbes—une charmante oasis où l'on devait bien se reposer de la vie.

Comme on allait combler la fosse, Donatien s'approcha sur le bord, et on le vit étendre la main et jeter quelque chose au fond; c'était la médaille de *Notre-Dame* qu'il avait retrouvée dans la chambre de Rosette.

— Je lui rends sa médaille, dit-il au docteur.—C'est pour qu'elle se souvienne de moi. Comme on avait mis sur la fosse une croix neuve, Donatien remarqua cette inscription qui y était peinte en lettres noires:

ROSETTE.

— On s'est trompé, docteur... elle s'appelle Yvonne, dit-il.

IV.

Un jour, un ami du docteur le prévint qu'il lui amènerait le lendemain Mlle Aline B..., actrice fort connue sur les boulevards.

— Cette demoiselle est donc malade?

— Non, répondit l'ami, mais comme elle apprend un rôle de jeune homme fou par amour, elle veut étudier sur un *sujet* qui soit dans le même cas.

Le lendemain, Mlle Aline vint en effet à St.-Germain. C'était une belle personne de vingt ans, dont la nature vive et pétulante semblait peu propre aux excentricités du drame.—La tirade éplorée devait être une anomalie étrange dans cette bouche en *car* où frétillait l'impertinent sourire des soubrettes du vieux répertoire. Mlle Aline était du reste une très aimable personne, qui faisait bon marché de la grande passion, et jetait son amour aux quatre vents de la fantaisie.

Au moment où elle entra avec le docteur et son ami, Donatien était dans le jardin et faisait sécher au soleil la graine des fleurs jaunes qu'il avait cueillies. Il voulait semer cette graine sur la tombe de la petite Rosette. Depuis sa mort, c'était là sa grande préoccupation.

— Voici une dame qui vient vous voir, lui dit le docteur.

Donatien leva les yeux et regarda Mlle Aline; il la salua respectueusement et lui dit:

— Vous ressemblez à Yvonne, madame!

A ce nom, l'actrice pâlit soudainement.

— C'est étrange, murmura-t-elle, que veut-il dire? Comment le nommez-vous ce jeune homme, demanda-t-elle ensuite au docteur.

— Donatien; il est breton, — et M. Morin raconta ce qu'il savait de Donatien; il fit l'historique de sa folie et n'oublia pas de parler de Rosette. Mais, dit-il à Mlle Aline, vous l'avez connue cette petite; c'était la fille de votre femme de chambre, celle que j'ai mise à la tête de ma lingerie.

— Oui, je me le rappelle, dit l'actrice toujours plus pensive. Elle demanda à voir la chambre de Donatien, curieuse de voir l'intérieur d'un *fou par amour*,—ce qui est déjà bien curieux, ajouta-t-elle en riant,—peut-être pour cacher son trouble.

La première chose qu'elle vit en entrant dans la chambre, ce fut le petit bouquet d'herbe sèche trempé dans un verre d'eau.

— Hélas! dit-elle tout-bas, je n'ai pas gardé sa médaille, moi!—En effet, elle l'avait donnée à la fille de sa femme de chambre pour s'en faire un joujou.

Donatien ne s'occupait pas de ses visiteurs. Il s'était mis à la fenêtre et chantait un air breton, où le nom d'Yvonne revenait au refrain.

— Vous voyez qu'il a une folie très douce, dit le docteur à l'actrice, qui écoutait Donatien; eh bien! continua M. Morin, j'aimerais mieux qu'il fût fou furieux,—je le guérirais plus vite.

— Oh! non, dit Yvonne, —non, docteur, ne le guérissez pas.

HENRY MURGER.

Les Os du R. P. Escarpelo.

Par une belle matinée du mois de mai, 1535, un navire espagnol se balançait à l'ancre dans le port de Saint-Yago (Cuba).

Il allait mettre à la voile pour Cadix; les passagers étaient à bord; les matelots à leur poste n'attendaient plus que les derniers ordres du capitaine.

C'était un petit homme à la physiologie fine et railleuse, à la voix rude, au ton brusque, ancien officier de marine brave et expérimenté, quelque peu forban, bon diable au fond, mais si violent, si entêté! Le capitaine l'erez était vraiment la terreur de l'équipage.

En ce moment il se promenait à grands pas sur le pont en donnant les signes de la plus vive impatience; il s'arrêtait quelquefois pour consulter le vent, puis jetait un coup d'œil de travers sur le rivage, puis frappant du pied, il reprenait sa promenade. Et nul au monde ne se hasardait à lui demander: Pourquoi ne partons-nous pas, capitaine?

Enfin des chants d'église se font entendre, et tous les yeux se dirigent sur le quai où débouchait gravement une longue procession de moines, croix et bannières au vent, cierges allumés, marchant en mesure et chantant à peu près de même.

Entre leurs deux files noires s'avancent majestueusement un cercueil décoré de toutes les pompes du culte catholique, et surchargé de couronnes et de chapelets. Chose à remarquer, ce cercueil était porté à grand-peine par six nègres des plus robustes; quatre vénérables jésuites tenaient les coins du poêle: immédiatement derrière le cercueil marchait seul, d'un pas digne et relevé, le supérieur des jésuites missionnaires de l'île de Cuba, le T. R. P. en Dieu Antonio.

Une foule innombrable de peuple, toute la garnison de l'île, formant bien un effectif de 50

hommes, les autorités civiles et militaires servaient pieusement d'escorte.

Tout à coup les chants cessent; la procession s'arrête: on dépose le cercueil sur une haute estrade; le père Antonio y monte, et baissant avec respect le drap funéraire, il s'écrie d'une voix ferme et sonore: "Adieu, saint Escarpacio, l'honneur et l'exemple de notre compagne, adieu! J'accomplis ta volonté suprême en me séparant de tes reliques! qu'elles aillent, selon tes vœux, reposer en Espagne, notre heureuse patrie! mais avant de nous quitter, grand saint Escarpacio, bénis ce peuple et nous du haut des cieux!"

Et tout le monde s'agenouilla.

Puis les six nègres, rechargeant leur énorme fardeau, le transportent dans une chaloupe où monte le P. Antonio, et la chaloupe, vigoureusement poussée, a bientôt atteint le navire à l'ancre.

Quand on eut hissé le cercueil à bord:—Vous avez bien tardé, mon révérend père, dit Perez au jésuite; cependant vous le savez, le vent et la mer n'attendent pas. Nous devrions être déjà loin vraiment!—Nous n'avons pu être prêts plus tôt, mon fils; mais Dieu vous tiendra compte de ce retard; ces reliques protégeront, lateront même votre traversée! Vous avez, comme nous en sommes convenus, préparé dignement votre cabine pour les recevoir!—Où, oui.—Vous ne devez pas les perdre de vue un seul instant!—Soyez tranquille, j'y veillerai comme sur mon propre trésor! Hola! vous autres!"

Et quatre matelots se présentent; mais c'est à peine s'ils peuvent soulever le cercueil! Perez en appelle deux autres, et tous six, pliant sous le faix, descendent dans la cabine suivis de Perez et du père Antonio.

Quand on eut enfin placé le cercueil: "Capitaine Perez, dit le jésuite d'un ton solennel, vous vous rendez digne de ma confiance, je l'espère. Ces précieuses reliques doivent être pour vous l'objet d'une surveillance de tous les instants! Vous m'en répondez au moins, capitaine Perez! Prenez-y garde! Une négligence comparable vous coûterait cher! A votre arrivée à Cadix, vous ne remettiez ce cercueil qu'au père Hieronimo. Vous ne le lui remettez même que sur la représentation d'une lettre de ma main.... Vous Pentendez! Partez donc maintenant, et que Dieu vous conduise!"

Puis, remontant sur le pont, il bénit l'équipage; et le navire, et redescendit dans la chaloupe qui retourna vers le rivage. Les chants sacrés recommencent, on lève l'ancre, et au bruit des cantiques des moines, des acclamations du peuple, des décharges et des salves d'honneur et d'adieu, le navire bénit s'ébranle pour commencer sa longue course.

Quand on fut en pleine mer, tout allant bien, Perez, enfermé dans sa cabine éclairée par une lampe sombre dont la vacillante clarté se jouait bizarrement sur ce cercueil, Perez, livré seul à ses réflexions, et préoccupé d'une idée fixe, se disait: "C'est vraiment singulier! Six matelots pour porter quelques vieux os desséchés! Allons donc, ce ne sont pas des os! Qu'y a-t-il donc dans ce coffre! Le père Antonio me l'a tant recommandé! Je voudrais bien savoir ce qu'il y a dans ce coffre! Il a fallu six matelots, six nègres pour le porter. Qu'y a-t-il donc là-dedans! Eh parbleu! il ne tient qu'à moi de le savoir; il suffit de faire sauter quelques vis; cela peut se faire sans bruit, je suis seul, ma porte est bien fermée: voyons!"

Et il mettait la main à l'œuvre.....mais la main lui trembla.

"Si j'allais commettre une impiété pour-

"tant! Si le saint se fâchait, et si, dans sa colère, il m'envoyait quelque malheur!"

Et il restait indécis.

"Cependant saint Escarpacio saura bien que si j'ouvre le coffre, ce n'est que pour voir ses reliques après tout, et savoir pourquoi ses os sont si lourds. Au fait, il n'y a pas là d'impiété, au contraire!"

Après ce petit monologue, la conscience superstitieuse de Perez un peu rassurée, sa curiosité s'enhardit, prit enfin le dessus, et doucement, l'œil fixé sur le couvercle du cercueil pour s'assurer que le saint ne se levait pas, Perez détacha la première vis.

Il s'arrêta tout court.

Le saint ne se fâchait pas.

"Je le savais bien, disait Perez en tournant une deuxième vis, je le savais bien: l'intention seule fait le mal."

Toutes les vis détachées, il ne restait plus qu'à soulever le couvercle.... Ah!

Perez ôte le couvercle.... Ah!.... Pas de saint!

Du foin! Perez ôte le foin. Du linge! Perez ôte le linge. Du foin encore; mais pas de saint! pas de saint! Un autre coffre!..... Ah!.... bien lourd!.... bien lourd!.... Ah!.... Un coffre en bois. Qu'est-ce qu'il y a dans ce coffre! il faut l'ouvrir. Comment! pas de clé! pas de clé! Comment donc faire? forcer la serrure, enfoncer ce coffre, et le bruit! Comment donc faire? Bon saint Escarpacio, prenez pitié de moi, murmura Perez. Il y avait peut-être un léger accent d'ironie dans cette courte prière. Toutefois, en tâtant dans le foin, Perez sentit une clé attachée à l'un des coins du coffre par une chaîne de fer.

"La clé!.... la clé!.... je tiens enfin la clé!"

Il ouvre enfin ce second coffre et voit.... des sacs de bons quadruples d'or, de bons écus d'argent, bien rangés, bien empilés, bien étiquetés!

"Qu'est-ce que cela veut dire? un papier? lisons."

"Le père Antonio de Cuba aux très-révérends pères de Cadix, salut:

"Je vous envoie, comme nous en sommes convenus, très-révérends pères, 300,000 livres sous le couvert du père Escarpacio, dont je suis censé vous faire passer les os en Espagne. Ces 300,000 livres sont les fruits de nos petites épargnes et économies, ainsi que le prouve un état de compte que vous trouverez ci-joint.

"Vous me pardonnerez bien cette innocente supercherie, mes très-révérends pères; elle me servira de sauvegarde contre la cupidité et la mauvaise foi des gens auxquels je suis forcé de me confier."

— 300,000 livres! Il y a là 300,000 livres, disait Perez.

"Oh! révérends, très-révérends jésuites! vous êtes pardieu de rusés compères, il faut l'avouer; c'est que je le donne en cent au plus malin! qui diable irait imaginer un pareille sautoie! qui diable irait y flâner de l'argent! Ah! mes pères, voilà donc vos reliques! Et moi, vieux loup de mer, joué comme un pauvre innocent! Et non, non, de par sainte Barbe, non! vous me donnez de l'esprit, mes maîtres! Allons, ruse pour ruse; vous n'aurez, parbleu, rien que des os."

Et il désempilait déjà.

"Un moment, s'il vous plaît, un peu de réflexion: il me faut ici des os, et où diable en trouver?"

Et il restait à genoux devant le coffre ouvert, les deux bras enfoncés dans les sacs, sa physiologie, dans sa triple énergie, exprimant à la fois le désir de s'emparer d'une si riche

proie, le regret de la laisser échapper, et le besoin, l'impérieux besoin de se l'approprier.

Tout à coup s'avisant:

"Je suis bien bête aussi: que dit mon rôle d'être sage? voyons.... Hum.... Reçu du T.R. "P. Antonio un cercueil contenant des os qu'il a dit être ceux de St-Escarpacio. Un cercueil contenant des os qu'il a dit être ceux de.... Eh bien! est-ce que je les ai vus ces os, qu'il a été censé me remettre? Ça pouvait bien être tout autre chose. Le dit cercueil contenant..... tout ce que vous voudrez, qu'on a dit être les os de saint Escarpacio!"

Bien, il se releva le coffre.

Quand le coffre fut vide, il le remplit à la hâte de tout ce qui lui tomba sous la main, débris de fer, de plomb, pierres, coquillages, vieux livres, force foin.... Il y met bien par conséquent quelques os qui n'avaient rien de canonique; puis refermant le coffre, il replace les ais de façon qu'il n'y paraissait pas vraiment.

Au bout d'un mois, le navire espagnol était arrivé dans la rade de Cadix.

La quarantaine, abrégée de beaucoup, venait d'expirer à peine, qu'un vénérable jésuite se présenta chez le capitaine Perez.—Je désirerais parler au capitaine Perez.—C'est moi." Le pauvre capitaine un peu étourdi d'abord de cette brusque apparition, se remit cependant, et du plus grand sang-froid du monde:—Vous venez probablement, mon père, réclamer le précieux dépôt que m'a confié le père Antonio de Cuba!—Précisément!—C'est bien au père Hieronimo que j'ai l'honneur de parler?—A lui-même.—Vous êtes porteur sans doute d'une lettre du père Antonio?—La voici.—Mille pardons, mon père, ne vous offensez pas de toutes ces formalités.—Au contraire, elles déposent en votre faveur.—Me voilà donc parfaitement en règle.—Et mes saintes reliques?—Je vais vous les chercher moi-même." Perez sortit, et le jésuite ouvrant une fenêtre qui donnait sur le port, ne perdait pas de vue Perez et le navire, et tout ce qui s'y passait.

Cependant le coffre est descendu à terre; huit grands gaillards de matelots, pliant sous le faix, se dirigent lentement vers la maison du capitaine; Perez les suit.—Comme il est lourd le coffre, disait le jésuite à sa fenêtre, comme il est lourd!

Alors Perez prenant un ton solennel:—"Je remets entre vos mains, mon père, le dépôt qui m'a été confié.—Je le reçois avec une sainte joie, mon fils.—C'était une grande responsabilité.—C'est sur moi qu'elle retombe à présent.—C'était un précieux trésor.—Bien précieux!—Je l'ai gardé avec un soin!....—Dieu vous bénira.—Je l'estime.—Tout vous prospérera.—Vous croyez?—J'en suis sûr.... Adieu. Vous oubliez, mon père, de me donner un petit reçu; ce pendant....—C'est trop juste." Et le jésuite en écrivant son reçu donnait des ordres pour qu'on fit avancer sa voiture.

Le récépissé était conçu en termes infiniment flatteurs pour la piété du capitaine Perez, et pendant qu'il le lisait avec attendrissement, la voiture était arrivée.—"Je pars à l'instant pour Madrid, dit le père Hieronimo. Vous concevez sans peine quelle est l'impatience de nos bons pères! il y a si longtemps qu'ils attendent! Adieu! croyez que nous ne vous oublierons jamais."

Cela, dit, et sa bénédiction donnée à Perez, le père Hieronimo avec ses reliques hissées dans sa voiture reprit à franc étrier la route de Madrid.—Tout en roulant, le père ne pouvait s'empêcher de rire. Ce pauvre capitaine,

disait-il, c'est qu'il ne se doute de rien. En le voyant rouler, Perez de son côté, ne pouvait s'empêcher de rire. Ce vieux renard, disait-il, c'est qu'il ne se doute de rien.

Quelques jours après, le capitaine Perez fit voile pour le Mexique.

Dix ans s'étaient passés; Perez, à qui tout avait prospéré, rassasié de spéculations, las de sa vie errante et aventureuse, millionnaire et vieux garçon, résolut sagement de consacrer en plaisir le reste de ses jours. En homme judicieux il choisit Séville pour y fixer sa résidence.

Une maison commode, de grandes caves, de frais jardins, de fidèles amis, bons fumeurs, au besoin de vives Andalouses, de la paresse, de l'insouciance, des journées joyeuses, des nuits plus joyeuses encore.... Que ce coquin de Perez était franchement heureux!

Or, une nuit il était à table avec de bons amis et quelques courtisanes. Le vin coulait à flots, les rires et les chants bachiques faisaient frémir les vitres; l'orgie était complète.

Perez, l'heureux Perez, à moitié ivre, réclamait un moment de silence. Le silence obtenu: "Pardieu mes amis, j'ai à vous servir mieux qu'une chanson bachique, il faut que je vous conte une histoire à rire, un bon tour en vérité, un bon tour que je fis à ces pauvres jésuites. J'étais en rade à Cuba..."

Soudain, la porte de la salle s'ouvre avec fracas, un moine noir se présente; il est suivi de quelques alguzils.

"Profanateurs, impies, s'écrie-t-il d'une voix de tonnerre, est-ce ainsi que vous faites pénitence? est-ce ainsi que vous observez le saint tems du carême? Puis s'adressant à Perez: Suis-moi. Viens rendre compte de ta conduite au tribunal de la Sainte-Inquisition."

Les convives étaient dans la stupeur, Perez hébété regardait le moine noir.—"Me reconnais-tu, capitaine Perez?—Non... cependant...—il me semble... Je suis le père Antonio de Cuba, dit le moine en fixant sur le pauvre capitaine un regard de feu.—Et membre de la Sainte-Inquisition, dit Perez.... Ah! "

Le capitaine ne fut pas pendu; pour brûlé, c'est autre chose. BELANGER.

La Mode.

PARIS, AOÛT, 1845.

Il est question dans le monde élégant d'un nouvel habit de campagne qu'une des premières maisons de la capitale vient de créer pour la grande dame.—Cet habit rappelle, pour la coupe et pour la forme, l'habit garde française du XVII^e siècle, et il n'en diffère que dans les proportions et dans l'emploi du tissu.—La toile bisonne, les cotils et toiles de fil et de soie, remplacent le drap blanc ou bleu, et les boutons d'ivoire s'harmonisent parfaitement avec ces sortes d'étoffes. Cet habit est une espèce de veste, un fine plat et montant, à collet tombant et petit, ayant des manches plates et garnies de grands parements Louis XV. Les basques sont de demi-longueur, ce qui serait assez disgracieux, si les angles n'étaient pas relevés, en forme de retroussis, par un bouton unique, ce qui, joint aux brandebourgs de la poitrine, donne une grande ressemblance avec un habit de cavalier.—Ces vestes cavalières sont très bien portées avec un chapeau à la chevière, en paille tressée, excessivement fine et légère, orné d'une simple guirlande de fleurs de Judée.

Les sandales, importées dans l'empire de la mode par une de nos plus jolies femmes, ont

obtenu une grande faveur pour les eaux et pour la campagne.—Ces chaussures, composées d'un petit soulier vernis, couvrant à peine le bout du pied, laisse voir des bas d'un travail admirable. Les uns sont en fil d'Ecosse uni ou à jour, les autres en soie unie ou brodée; mais ils ont tous une telle transparence de tissu, qu'ils laissent entrevoir la peau blanche et rosée d'un charmant petit pied. Ces sandales sont maintenues par trois petites pattes étroites, placées à égales distances jusqu'au cou-de-pied; elles sont boutonnées par des boutons en malachite, de la même couleur que les sandales, qui se font également en peau anglaise et en maroquin, de nuance douce et tendre. Quant aux cravates, le marocain vient jusqu'à la courbure du pied, et forme le soulier à guêtre. Bien que l'étoffe et la peau soient maintenues ensemble par un piqué régulier et parfait, de petits boutons en malachite de toutes couleurs boutonnent sur le côté, et donnent une grande élégance et une gracieuse simplicité à ces chaussures, créées pour les eaux et pour la campagne.—*Dufossée* en a seul le mérite. Les étoffes légères et diaphanes les plus à la mode sont celles que l'on voit dans les magasins de la *Chaussée-d'Antin*. Elles consistent en grenadines de soie, tantôt vertes à losanges, et à quadrilles blanches, tantôt corise, jaunes et bleues, à lignes blanches transversales, semées de petits grains de café, ou de grosses larmes;—en toiles de soie jaune et crème, dont toute la beauté est dans le soyeux et dans la simplicité;—en mousseline de soie, à larges fleurs frappée bleu sur blanc, à rayures vertes semées de boutons de rose, et de rayures roses semées de feuilles vertes, à baguettes ombrées jaune, bleu, et bois, à petites guirlandes jardinières de toutes couleurs, grimpant sur des fonds blanc, écarlate et maïs.

Pour toilettes d'intérieur, les peignoirs à la Ninon, avec les bonnets grand'mère, sont à l'ordre du jour. Les bonnets grand'mère ont la forme petite et tournante, coquillés avec une ruche de rubans, formant guirlande tout autour. Ce genre de bonnet sied bien avec les touffes de cheveux disposées en neige légère; le chignon, exigible autrefois, est une fantaisie qu'on permet aujourd'hui. Aussi parmi les charmantes coiffures de la saison, les élégantes ont adopté un délicieux chapeau guipure; édifice de soie tissé à jour de manière à imiter la dentelle. Pour toilette habillée on choisit le chapeau duchesse, tressé en fine paille d'Italie, ou toute autre de qualité supérieure. Ces chapeaux, qui sortent de chez *Fleschelle*, 95, rue de Richelieu, sont ornés de guirlandes de fleurs des champs, bleuets et pavots, lisérons et pâquerettes, entremêlées d'épis. Le peignoir à la Ninon, dont nous parlions tout-à-l'heure, est fait de belle batiste de Lille ou de mousseline des Indes. Le corsage est montant et froncé, retenu sur les épaules par un petit poignet brodé, et dans la taille par une petite ceinture également brodée, doublée de taffetas rose ou bleu, dont les pans, s'échappant par une large boutonnière, retombent gracieusement sur la jupe. Le haut du corsage est garni d'un petit col brodé, se rabattant sur la poitrine en revers formant plastrons fermés, et richement brodés. Le devant de la jupe est également brodé des deux côtés; la broderie est excessivement large par le bas, où elle forme tablier, et elle s'amointrit gracieusement en guirlande légère vers la ceinture.

Les manches, plates du haut, gagnent de largeur en descendant vers le coude, où elles sont richement brodées. Des sandales en moire rose, en moire mauve, ou en moire blanche, doivent compléter ce ravissant négligé. Les boutons en malachite sont alors remplacés par des boutons de marcasite, ou par des boutons d'argent légèrement disposés en fil d'argent, formant une petite boucle. Les peignes à haute galerie sont

retombés dans l'oubli dont on avait voulu les sortir;—les plus jolis sont les plus simples,—soit en or, en argent, en acier, ou en écaille; les cannelures, les torsades et les petites galeries sont les plus recherchées.

On a essayé de faire prendre des par-dessus odalisques tout en dentelle blanche ou en dentelle noire; mais il a été reconnu que la dentelle n'était vraiment belle et élégante que lorsqu'elle se trouvait maintenue, ou qu'elle pouvait se draper.—L'écharpe de dentelle est gracieuse en ce qu'elle s'arrête à la taille, tandis que le par-dessus tombe droit, mollement, sans plis ni élégance.—La plus jolie fantaisie qu'on puisse signaler pour grande toilette, c'est le mantelet en crêpe blanc, miroitant sur un dessous de satin rose. Les pans du mantelet sont arrondis par le bas. La pélerine est très ample, et a sur les bras une couture calculée et rappelant la coupe des mantelets vénitiens que l'on voyait cet hiver dans les salons de madame *Popelin-Ducarre*. Les pans sont froncés à hauteur de ceinture, et leur jonction à la pélerine forme une espèce de petite manche retombant sur le bras. Ce mantelet est garni d'un ruban rose à effilé, avec un seul filet blanc. La pélerine à trois rangs de ce ruban, ruelé à la vieille. Avec une robe de tarlatane à filets roses et argent, un chapeau de paille de riz, avec une plume zéphyrienne ondulée, rien n'est élégant comme ce mantelet. Les chapeaux à la glaneuse se garnissent en ce moment des fruits de la saison, mêlés aux pâquerettes blanches et aux lisérons azures. Les cerises rouges et vertes, les groselles et les fraises forment de ravissantes guirlandes. Quelquefois ces petites grappes sont réunies en touffes, à la naissance des brides, ce qui encadre parfaitement la figure, et sied principalement aux femmes brunes.

Les guimpes ouvertes et brodées ayant une boutonnière assez large pour qu'un ruban passe sous la broderie, et repaïsisse sur la mousseline, ont toujours un cachet de grande coquetterie. Quelques mouchoirs en batiste, et brodés avec des fils d'or, d'argent, des soies rouges, vertes, lilas, sont appelés mouchoirs algériens, parce qu'ils représentent des arabesques et des dessins orientaux. Les mouchoirs en batiste unie à petits ourlets rapprochés, et séparés par une piquêre et un jour, d'une régularité charmante, sont destinés aux toilettes du matin, ainsi que les mouchoirs à vignettes, à festons, à amandes et à pois coupés.

Pour toilettes de sortie, le mouchoir brodé garni de malin, armé au point d'armes ou au point riche. Quelquefois ces mouchoirs représentent des carrés de broderies et de dentelle, ce qui est excessivement distingué. Les cristaux mousseline et les verres de Bohême transparents, à filet léger, se voient toujours dans les boudoirs, ainsi que les parfums de *Ed. Pinard*, qui sont renfermés dans de petits flacons d'une élégance et d'un goût exquis. En terminant cet article, nous recommanderons à nos lectrices *Peau orientale*, composée par M. le docteur de la Barra, ancien chirurgien dentiste de Louis XVIII, et de Charles X. Cette eau, destinée aux soins particuliers de la bouche, se trouve à l'ancienne pharmacie Baral, rue de la Paix, 12, et dans les principales pharmacies de France et de l'étranger.

Vicomtesse de RENNEVILLE.

POUR LA REVUE CANADIENNE.

Variétés.

Quoiqu'il n'y ait point, à proprement parler, de synonymes en français, il y a cependant entre certains mots des nuances si peu sensibles et si difficiles à saisir, qu'un étran-

ger est souvent tenté de prendre l'un pour l'autre. Ceci donne lieu à des erreurs inséparables de l'étude d'une langue et surtout d'une langue aussi minutieuse que la nôtre, et forme quelquefois un sens assez plaisant. Nous en donnons pour exemple la lettre suivante, dans l'espérance que ceux qui apprennent le français, en observant les mots détournés de leur véritable acception, et les locutions vicieuses qu'elle renferme, apprendront à les éviter ; et que les personnes qui possèdent déjà notre langue ne laisseront pas d'y trouver quelque amusement.

—
Lettre d'un Anglais qui apprend le français à Paris.
—

“ Comme j'ai fait le jurement (*serment*) de toujours parler le français tant que je ne saurais pas ce langage (*cette langue*), ne trouvez pas méchant (*ma. is*), mon ami, que je m'en serve pour vous dire ce qui m'est arrivé sur le chemin (*en route*).

“ J'ai d'abord percé (*traversé*) la Belgique, où j'ai eu un dissemblable (*diférend*) avec le commis des impôts de côté (*indirects*); mais ce n'est rien en similitude (*comparaison*) de ce qui m'est arrivé en entrant en France ; à propos de quelques tomes (*livres*) de tabac, j'ai dû payer le noyau (*fanoué*). Il est vrai que j'y avais été pris du temps des droits rassemblés (*réunis*).

“ Il ne nous est rien abordé (*arrivé*) ensuite, si ce n'est qu'en sortant d'une pétrine (*gorge*) de montagne, un troupeau de bouillie (*baufs*) a effrayé nos imbéciles (*animaux*) qui ont pris le défunt (*mors*) aux dents. Heureusement nous n'avons pas répandu (*versé*).

“ Je me satisfais (*plais*) beaucoup à Paris. J'ai déjà vu le Luxembourg, Notre-Femme (*Notre-Dame*), le théâtre de la Joie (*de la Gaité*), le Louvre, l'Opéra et autres tombeaux (*monuments*). A cinq heures, je vais chez le réparateur (*restaurateur*) et souvent ensuite aux Diversités (*Varétés*), où je ris comme un insensé (*un fou*).

Je me peins (*figure*) que vous serez bien étonné de mes avancements (*progrès*) dans le français, quand vous saurez que je l'ai enseigné (*appris*) tout solitaire (*seul*) sans ouvrir une seule fois ma grand'maman (*grammaire*).”

La Revue Canadienne.

MONTREAL, 6 SEPTEMBRE, 1845.

Notre Revue et son avenir.

En présentant le premier numéro du second volume de notre publication au public Canadien, il est doux, bien doux pour nous de renouveler et d'offrir en même temps nos vifs sentiments de gratitude pour l'intérêt de plus en plus bienveillant qu'on a bien voulu prendre au sort de la Revue. En entrant dans la carrière, nous avons été accueilli par

le public avec bonté, par le journalisme avec cordialité. Chacun nous souhaita la bienvenue, de son mieux, nous tendit une main amie et fit des vœux bien ardents pour la prospérité de cet enfant de la pensée, qui venait, au milieu de la presse provinciale, non pas arborer le drapeau des partis politiques, non pas augmenter cette grande clameur qui souvent agite les esprits et les porte à des spéculations oiseuses et inutiles, sans améliorer l'état de la société, mais qui venait appeler la jeunesse du pays au festin de l'intelligence, qui, en leur présentant sous des formes embellies, agréables, le vaste domaine de l'esprit, leur montrait cette terre promise à ceux qui la cultivent et qui y travaillent.

Nous le disions en commençant notre tâche, et c'était une pensée intime profondément méditée, envisagée sous toutes ses faces, pendant plusieurs années, le but de notre journal était de populariser dans notre Canada la belle littérature de la France, d'entretenir le feu sacré de la nationalité Canadienne-Française qui est tout entière dans le bel idiôme que nous parlons, et dans les mœurs policées de nos ancêtres.

Notre pensée et notre but ont été promptement compris par nos compatriotes et la réalisation a surpassé nos espérances. La récompense que nous avons trouvée dans les sympathies du public, a été grande, solide et bien au-dessus de nos faibles efforts.

Cependant il y avait des obstacles matériels, dans l'état peu avancé de notre société, il s'élevait quelques doutes sur le succès d'une entreprise de ce genre, déjà tentée, mais sans fruit, et cela pouvait retarder nos progrès ; aujourd'hui ces obstacles n'existent plus et il n'y a rien pour empêcher notre Revue de marcher dans la voie de popularité qu'on lui a faite. Mais notre mission n'est qu'à demi remplie, la moitié de la lice seulement est parcourue. Nous sommes entré au salon et dans nos meilleures maisons canadiennes ; là nous avons conté, nous avons causé, en fortablement assis au coin du feu. Nous avons passé un agréable quart d'heure avec des récits amusants et attrayants par la forme et instructifs par le fonds. La bonne maman nous reçoit avec un gracieux sourire, et la brillante jeune fille avec joie. L'une attend de nous un trait historique, un drame quelconque où le vice hideux fasse frémir d'horreur et répugne, où la vertu soit douce, belle et simple, comme cet enfant chéri dont elle veut former l'esprit et le cœur, l'autre sait qu'elle trouvera dans nos colonnes, une jolie nouvelle embellie de tous les charmes dorés de l'imagination, qui fera palpiter de plaisir et d'intérêt son cœur vierge et pur, qui réveillera en elle ces admirables sentiments qui sont à la vie et à l'existence. Les jeunes filles ce que le parfum est aux fleurs. Le jeune homme, à l'esprit plus solide et plus sérieux, y trouve les progrès de l'intelligence par toute la terre, et peut suivre par la pensée la France, la terre de ses pères,

dans cette carrière de gloire et de civilisation où elle marche à la tête du reste de l'univers.

Nous ne sommes qu'à la moitié de notre mission, car du toit somptueux du riche, du salon de l'homme opulent, nous ne sommes pas passé assez souvent dans la plus humble maison des classes inférieures, et c'est là pourtant qu'il faut aller, c'est l'homme de tous les états, de toutes les conditions indistinctement, celui qui surtout fait et compose le peuple, c'est lui qu'il faut civiliser ; c'est à lui qu'il faut montrer les merveilles de cet esprit Français, les beautés de cet idiôme qu'il parle, et que parleront ses enfants, c'est celui qui cultive ce sol du Canada, qui le défriche et qui, sans le savoir, véritable pionnier de la civilisation, étend chaque jour les limites de l'état et en augmente la véritable richesse ; c'est à lui que nous voudrions arriver, c'est sous le chaume de nos cultivateurs que nous voudrions nous asseoir ; là, après les journées d'été, quand il se délasse au milieu de ses enfants, des fatigues du jour ; ou bien encore dans les longues soirées d'hiver, au coin de lâtre qui pétille, nous aimerions à voir le jeune homme ou la jeune fille prendre notre *Revue* et lire à la famille une histoire des temps passés ou du temps présent, une légende, un souvenir qui rappelle une tradition, un fait important, une découverte intéressante qui peuvent influer sur les destinées de l'humanité. L'éducation fait des progrès chaque jour, et il n'est pas impossible que nous parvenions avant longtemps, au but où nous tendons, si éloigné qu'il puisse paraître. Il n'est pas impossible de propager le goût des lectures intéressantes, utiles et instructives dans toutes les classes de la société, chez le marchand, chez le cultivateur, chez l'artisan ; ce goût là donnera de la force, du nerf à tout ce qui constitue la nationalité Canadienne-Française. Dans ces derniers temps, il s'est répandu prodigieusement, et il se répandra encore plus ; de jeunes têtes, bien douées de la nature, s'agitent et commencent à comprendre qu'il est possible d'avoir une littérature Canadienne, qu'il nous faut une histoire, un passé, un avenir, que le ciel est l'inspirateur ici comme ailleurs, et que notre sort est tout entier dans notre intelligence et notre industrie. Amis, c'est à vous surtout que nous nous adressons, vous qui avez si bien compris notre pensée et qui partagez nos espérances et nos travaux, et à vous aussi jeunes gens qui avez fondé et qui composez l'INSTITUT-CANADIEN, vous qui vous êtes associé dans une grande et noble confédération d'avancement intellectuel, vous qui avez conféré sur nous l'honneur d'être des vôtres, et vous tous enfin qui composez la jeunesse éclairée du pays ; c'est à vous, l'espérance de la patrie, que nous nous adressons.

Nous devons être tous ensemble les premiers apôtres de cet évangile de l'intelligence, qu'il faut prêcher au peuple partout le pays ; chaque

homme doit entendre sa parole divine, se réveiller de sa torpeur et marcher ; qui sait ce que Dieu garde pour nous dans l'avenir. Les Canadiens croissent et se multiplient, plus vite que le flot de l'émigration peut marcher. Qu'ils soient intelligents et industrieux, ils sont forts, ils sont respectables. Qui peut dire les destinées de l'Amérique ? de cette terre classique de la liberté et du progrès ? qui peut savoir les modifications que son organisation pourra subir, les changements que le temps apportera dans ses gouvernements et ses mœurs ? Personne. Mais on peut dire qu'il faudra, dans l'avenir, aux populations de ce Continent, l'intelligence et l'industrie.—Sans cela tout est à craindre, avec cela rien n'est à craindre. Nous sommes en nombre, les premiers possesseurs du sol ; c'est-là un fait, une borne matérielle solide posée à l'ambition étrangère ; si nous joignons à cela l'éducation et l'industrie, nous serons toujours un peuple ; comme le disait un écrivain distingué en visitant le Canada.

“ Une nationalité dont les racines remontent aujourd'hui à deux siècles et demi et s'étendent dans les entrailles d'une terre assez vaste pour former un empire et d'une population assez nombreuse pour former un peuple, cette nationalité ne saurait périr : ceux qui tentent de l'arracher du sol y useront leurs mains et leurs dents. Six cent mille Canadiens, qui depuis deux siècles parlent le français, possèdent et cultivent le sol de cette province, ne sauraient être escamotés par les plus habiles prestidigitateurs du monde.—La trace qu'ils ont creusée dans ce sol arrosé de leurs sueurs, depuis tant de générations, cette trace est trop profonde pour qu'elle puisse s'emporter à la semelle du soulier. Le lit du St. Laurent engluait ceux qui voudraient le combler. Voilà la prédication que, sans être prophète, on peut faire, après avoir étudié l'histoire du Canada, après avoir vu sa population immigrante, après avoir vu son culte pour la langue, pour les croyances, pour les mœurs, pour les autels que lui ont légués ses pères, s'accroître et s'affermir avec les années.”

Au commencement d'un volume il serait mal-séant pour nous d'oublier d'offrir nos très humbles remerciements à cette intéressante partie de nos patrons qui, certainement, a fait la vogue de la Revue Canadienne. Nous l'avons déjà dit, nos aimables compatriotes ont pris notre Journal sous leur très haute et très puissante protection. Comment pourrions-nous ne pas réussir ? Elles ont trouvé dans la Revue quelques grâces aimables, un caractère bon, facile et doux, une mise et une tournure tant soit peu élégante, des manières un peu distinguées, enfin un petit air honnête et de bonne société, qui leur a plu infiniment. En nous voyant si jeune et paraissant déjà si bien disposée, avec le cœur qu'on leur connaît, elles ont dû nous aider à grandir, et nous avons grandi. Chaque jour nous avons pris des forces, de l'accroissement, de l'extension ; sans oublier un instant les belles Dames à qui nous devons un si beau succès. Nous nous flattons que leur patronage sera continué. De notre part, nous ne cesserons jamais d'être l'organe officiel de leurs intérêts, de leurs besoins, et nous dirons plus, de leurs caprices, si par hasard, elles en avaient, chose dont nous doutons beaucoup, mais qui sait ? Nous leur promettons encore de longues histoires de la semaine et autres, palpitantes d'intérêts dramatiques et anecdotiques et aussi des croquis de mœurs contemporaines. Que d'agréables soirées nous passerons ensemble quand bientôt va venir ce froid hiver, qui nous rassemble au coin du feu !

LA REVUE DE LEGISLATION ET DE JURIS-PRUDENCE.

M. Letourneau est descendu dernièrement à Québec dans l'intérêt de son journal, et nous avons le plaisir d'annoncer que les citoyens de cette ville ont montré beaucoup d'empressement à encourager cette nouvelle feuille.

L'Association du Barreau de Québec s'est assemblée sous la présidence de l'honorable M. Black, et a résolu à l'unanimité de lui accorder son appui de toute façon, ainsi que la collaboration de ses membres, comme on le verra par la lettre suivante :

Québec, 3 septembre 1845.

A Louis-O. Letourneau, écr.,
Avocat, etc.

MONSIEUR,

Le projet que vous avez formé de fonder une REVUE DE LEGISLATION ET DE JURIS-PRUDENCE peut avoir de si utiles résultats pour notre société, que c'est avec plaisir que nous nous empressons de joindre notre adhésion et notre collaboration à celle des membres du barreau de Montréal.

Nous sommes, monsieur,
Avec considération,

Vos confrères,

H. Black,	E. Caron,
E. Duval,	C. Delagrave,
F. L. Montizambert,	L. A. Cannon,
Wm. McTavish,	C. Alleya,
D. Ross,	H. L. Anderson,
J. B. Parkin,	F. Angers,
F. X. Rhéaume,	Hambly F. Cairns,
S. Lelièvre,	A. Stuart,
P. O. Chauveau,	F. M. Derome.

M. Tardif est nommé agent à Québec pour les deux *Recues*.

La Minerve.

A une autre semaine les détails de notre petite excursion à Québec, nos réflexions et appréciations de touriste et des touristes étrangers et indigènes, jeunes et vieux, et l'ouverture de la saison des fêtes à Montréal.

OPERA ITALIEN.—Nous avons le plaisir d'annoncer l'arrivée en cette ville de Signora Rosina Pico et de Signor de Begnis, deux célébrités du théâtre italien. Signora Pico s'est acquise une haute réputation aux Etats-Unis, et les journaux en ont parlé comme d'une excellente cantatrice. Quant à Signor De Begnis son talent est déjà connu parmi nous. Les concerts seront en costume et dans le genre italien, accompagnés de chants et de récitatifs empruntés aux opéras de Cendrillon ; de Rossini ; du Meloman de Mayerbeer ; du Barbier ; du Turco in Italia, etc. On verra par l'annonce que la première représentation aura lieu ce soir.—*Minerve*.

—Nous avons reçu le premier tome de l'HISTOIRE DU CANADA, par M. F. X. Garneau. C'est un volume de 557 pages, grand in-octavo. L'impression en est tout à fait belle et bien soignée. La narration commence à la découverte de l'Amérique et suit avec l'année 1689.—On peut se procurer cet ouvrage chez M. G. N. Gosselin, agent des journaux, No. 96, rue St. Urbain, et chez M. C. P. Leprohon, libraire, rue Notre Dame. Nous donnerons dans quelque temps une appréciation de cette belle œuvre nationale.

Nous accusons réception d'une copie des lois passées dans la dernière session, pour laquelle nous offrons nos remerciements à MM. Derbishire et Desbarats, Imprimeur de Sa Majesté.

Naissance.

En cette ville, lundi soir, la Dame de l'hon. juge Gale a mis au monde une fille.
A sa résidence, Mountain Terrace, près de cette ville, la Dame de l'hon. Francis Hincks a mis au monde un fils.

Mariages.

En cette ville, mardi, le 26 Août, à l'Eglise Paroissiale, par Messire Fay, le Dr. Adolphe Malhiot écuyer, fils de l'honorable F. X. Malhiot, de Verchères, à Delle Marguerite Hermine, fille de feu J. M. Lamothie, écuyer, capitaine dans le département Sauvage.

En cette ville, le 26 août, par Messire Fay, M. Philippe Marchand, à Delle Aurélie Aubé, tous deux de cette ville.

En cette ville, mercredi, le 3 du courant, à l'Eglise paroissiale, par Messire Fay, Joseph-Octave-Marc-Chavigny De La Chevrotière, éc. de Lotbinière, à Dlle. Henriette Glackmeyer, fille de M. Frédéric Glackmeyer, de cette ville.

A l'Acadie, le 1er. septembre courant, par Messire Ricard, curé du lieu, L. Moreau, éc., médecin, de St Jean, à Dlle. Héloïse Quesnel, seconde fille de T. Quesnel, éc., médecin de l'Acadie.

PETITES AFFICHES.

THEATRE ROYAL OLYMPIQUE.

Cet établissement populaire sera ouvert pour un nombre limité de soirées,

SAMEDI PROCHAIN,

6 Septembre 1845.

SOUS LA DIRECTION DU
SIGNOR MAZZOCCHI.

DURANT la relâche temporaire, le locataire prend respectueusement la liberté d'informer le public de Montréal, que le Théâtre a été nettoyé entièrement, et qu'il a subi diverses améliorations et altérations.

Les sièges dans le parquet ont été couverts en neuf. —L'orchestre a été augmenté considérablement, en un mot tout a été fait, pour s'assurer du patronage des amateurs de la bonne musique et du drame.

ET IL SERA OUVERT

SAMEDI SOIR,

6 Septembre 1845,

Par la première apparition de la

Célèbre Prima Donna

SIGNORA PICO,

ET LE CÉLÈBRE BUFFO

SIGNOR DE BEGNIS.

PREMIERE PARTIE.

Le Spectacle s'ouvrira par le Drame favori de

LOVE IN HUMBLE LIFE

ou

CHRISTINE OF POLAND,

Ranslaus.....	M. C. Howard.
Carlitz.....	C. Hill.
Christine.....	Mad. C. Howard.

SECONDE PARTIE.

Scènes de l'OPERA favori,

IL BARBIERE DI SIVIGLIA,

Représenté en costume par Signora Pico, comme Rosina, et par Signor de Begnis, comme Figaro.

Ouverture du Barbier de Séville,

GRAND ORCHESTRE,

SCENE I.

Cavatina Figaro, Largo al factotum della Cita,
Signor de Begnis.

SCENE II.

Cavatina Rosina, Une voce poco fa,
Signora Pico.

SCÈNE III.
 { Recitativi } Rosina, Si, si, la vincherò
 et } ET
 { Duetto. } Figaro, Buon di Signorina,
 Dunque in son.....tu non m'immagini,
 Rosina Pico et Signor de Beguis.
 Maestro del Piano.....M^r. BEAMS.

Le Spectacle se terminera par la Comédie

DE
MAID OR WIFE,

Sir George Rakewell.....Mr. C. Hill.
 Ready....." C. Howard.
 La Roche....." Van Praag.
 John....." Vaughina.
 William....." Harrison.
 Lady Rakewell.....Mlle Hill.
 Fanny.....Mme. Howard.

Avec Chansons.

There is no home like my own }
 et } Mme. C. Howard.
 It was nature's gay day. }
 Pendant la représentation, l'orchestre jouera trois
 grandes Ouvertures

"Prométhée" de Beethoven
 Il Barbier de Rossini
 Blind man of Toledo Memel

Directeur de la Scène M. VAN PRAAG.

Les autres détails dans les petites affiches.
 Loges et Parquet, 5s.—Second Tier, 2s. 6d.—
 Slips, 5s.
 On peut s'assurer des sièges en s'adressant au
 Théâtre, de 11 heures jusqu'à 3.
 On peut aussi se procurer des Billets aux magasins
 de musique de MM. Mead et Frère, J. H. Herbert
 et Cie., à l'Hôtel Russe, et à la porte du Théâtre.
 Les portes s'ouvriront à 7½ heures et on commen-
 cera à 8 heures.—4 sept.

Société des Amis.

LES MEMBRES de cette Société sont convoqués
 à une Séance extraordinaire qui aura lieu
 MARDI le 9 Septembre courant.

Par ordre du Président,
 J. B. L. PAPINEAU,
 Secrétaire Correspondant.

Montréal, 6 Sept. 1845.

COLLÈGE DE ST. HYACINTHE.

LA RENTRÉE DES CLASSES DU COLLÈGE
 DE ST. HYACINTHE aura lieu le 10 SEP-
 TEMBRE. Les prix de pension et d'éducation sont
 les mêmes que ci-devant. Le PREMIER semestre et
 tous arrérages doivent se payer à la RENTRÉE DES
 ÉLÈVES, et le SECOND semestre avant le 25 FÉVRIER.
 Les parents devront se conformer à ces conditions.
 On exige £1, en sus, des Élèves qui fréquentent les
 CLASSES DE CHIMIE ET PHILOSOPHIE NATURELLE.

J. LAROQUE,
 Directeur.

Académie Commerciale.

LUNDI, 8 Septembre, Mr. SHARING de Londres,
 ouvrira à NOTRE-DAME de BON SECOURS à
 gauche de l'Église, une École principalement destinée
 à la jeunesse désireuse d'étudier pour le commerce.
 —Les Classes auront lieu tous les jours, (dimanches et
 fêtes exceptés) le matin de 9 à 10½ heures, et le soir
 de 2 à 4½. On y enseignera surtout l'Anglais, la
 Géographie et l'Histoire, le calcul et la tenue des
 livres, le dessin linéaire et autres connaissances dési-
 rées par les élèves et possédées par le maître.

On n'y recevra aucun élève qui n'ait fait sa 1^{re}.
 communion.

Priz 10 chelins par mois.

Au 1^{er} Octobre Mr. S. commencera en faveur des
 jeunes gens déjà dans les affaires un cours accommodé
 à leurs désirs qui aura lieu dans le même emplacement
 de 7 à 9 heures du soir, les Lundi, Mercredi et
 Vendredi.

Mr. S. fera tous ses efforts pour répondre à la
 haute confiance des MM. du Séminaire et des autres
 intéressés.

À LOUER Une MAISON confortable, se-
 situant l'encoignure des Rues Craig et St. Do-
 minique—

Il y a bains, fourneaux et ca. net d'aisance.

—AUSSEI—

Deux Magasins, ou Etudes.

S'adresser à

P. MOREAU.

7 juin.

PROSPECTUS
 DE LA
REVUE de LEGISLATION
 ET DE
JURISPRUDENCE.

REDACTEURS :

A Montréal, { MM. LOUIS O. LE TOURNEUX
 et JOSEPH U. BEAUDRY.
 A Québec,

DEPUIS un grand nombre d'années, le besoin
 d'une publication de la nature de celle que
 nous nous proposons d'établir, se fait vivement
 sentir dans cette partie de la Province du Canada.
 Dans ces derniers temps surtout, il faut bien
 l'avouer la Législation et la Jurisprudence, ont
 été et sont encore dans un tel état d'incertitude,
 qu'un semblable projet doit être favorablement
 reçu. Dans cette confusion, dans ce chaos de
 lois anciennes et nouvelles, l'avocat cherche en
 vain ces règles, qui doivent le guider dans l'ex-
 amen des questions soumises à ses recherches.
 Il s'égare dans le dédale d'ordonnances et de
 statuts que la Législation multiplie chaque année.
 Il pourrait trouver dans des compte-rendus
 (rapports) des causes et des décisions des divers
 tribunaux de la Province, de quoi le guider à
 travers bien des difficultés : mais il n'y a pas de
 compte-rendus qui soient publiés. C'est pour
 remplir un si grand vide que cette Revue est
 fondée.

Rapporter fidèlement et avec soin les décisions
 des Tribunaux de première Instance et d'Appel
 du Bas-Canada, est un moyen sûr de contribuer
 à la stabilité et à l'uniformité de notre juris-
 prudence, caractères qu'il est si important de lui
 donner. En même temps une publication dont
 les colonnes seront ouvertes à la discussion des
 questions de Législation, de droit et de pratique
 doit être d'un haut intérêt non seulement pour
 l'homme de profession mais encore pour l'homme
 d'Affaires de tous les États.

C'est à la sollicitation d'un grand nombre de nos
 confrères que cette Revue est fondée. Nous les
 remercions de la sympathie qu'ils nous témoignent
 dès le début d'un travail aussi sérieux et aussi
 difficile que celui que nous entreprenons ; mais
 pour qu'il soit intéressant et utile, ils doivent
 comprendre que nous ne pouvons seul en porter
 tout le poids. Dans un pays comme le nôtre,
 une publication spéciale, surtout comme celle-ci,
 ne peut réussir qu'par les efforts combinés de
 tous les différents membres de la profession.
 Nous nous adressons donc aux M.M. du Barreau ;
 Ils nous doivent tous et chacun leur collabora-
 tion à une œuvre qui a pour but le bien de
 tous.

A ceux qui sont appelés à administrer la jus-
 tice, et dont nous devons rapporter les décisions,
 nous demandons patronage et indulgence ; nos
 travaux seront conduits avec conscience et ex-
 actitude et sans passion. Ils tendront toujours
 à perpétuer entre le Banc et le Barreau, ces bons
 rapports qui ne doivent jamais cesser d'exister
 entre eux.

Nous demandons encore le patronage et l'en-
 couragement du public Canadien. Nous nous
 flattons qu'il appréciera à la valeur d'un œuvre
 d'une utilité générale et pratique, et qui peut
 produire de bien grands effets si on veut l'accueil-
 lir favorablement.

La Revue de Législation et de Jurisprudence
 paraîtra une fois par mois par livraisons de 48 pages
 gr. octavo, imprimées sur le meilleur papier et avec
 le plus grand soin typographique. Il pourrait ar-
 river que quelques livraisons auraient plus et
 d'autres moins que ce nombre de pages, mais le
 propriétaire s'engage à donner dans l'année 12 li-
 vraisons formant 5 à 600 pages de matières.

Nous admettrons dans la Revue des Articles
 écrits indistinctement dans les deux langues.

L'Abonnement sera de SIX piastres par an,
 payables après la publication de la première livrai-
 son.

Toutes lettres, communications, etc., doivent
 être adressées (affranchies) au Bureau de la Revue

No. 31, Rue St. Gabriel, vis-à-vis l'Hôtel du Ca-
 nada.

N. B.—La première livraison paraîtra le 1^{er}
 Octobre prochain.

LOUIS O. LE TOURNEUX,
 Directeur-Gérant,
 Propriétaire.

LETTRÉ D'ADHESION ET DE COLLABORATION.

A LOUIS O. LE TOURNEUX, ECR. }
 AVOCAT, &C. }

MONSIEUR,

Nous applaudissons à votre projet de fonder une
 Revue de Législation et de Jurisprudence, et nous
 l'approuvons sous tous les rapports. C'est une
 bonne et belle entreprise, qui rencontrera, nous
 l'espérons, tout l'encouragement qu'elle mérite,
 non seulement des hommes de profession, mais en-
 core du public en général. Autant que nos loisirs
 nous le permettent, vous pouvez compter sur
 notre collaboration, comme sur nos sympathies
 les plus vives.

Montréal, } Nous sommes, Monsieur,
 Août 1841, } avec considération,
 Vos confrères,

Charles Mondelet, A. N. Morin,
 L. H. LaFontaine, W. C. Meredith.
 Sabrevois De Bleury, H. Taylor,
 T. Peltier, P. Moreau,
 C. S. Cherrier, D. E. Papineau,
 F. G. Johnson, John Rose,
 A. Buchanan, A. Robertson,
 N. Dumas, F. Griffin,
 Robt. MacKay, L. V. Sicotte,
 Joseph Bourret, G. E. Cartier,
 Lewis T. Drummond, R. A. R. Hubert,
 George DeBoucherville, J. F. Felleterier,
 A. A. Dorion, Frederick T. Hall,
 L. A. Papineau, James Armstrong.

N. B.—Les Journaux de la Province qui repro-
 duiront ce Prospectus pendant trois mois auront
 droit à un exemplaire de la Revue de Législation
 et de Jurisprudence.

DR. D'ORSONNENS.

SECONDE porte à gauche sur la rue St. Louis, à
 son encoignure avec la rue Sanguinet.

CHARLES DE BOUCHERVILLE,
Docteur en Médecine,
 RUE SANGUINET, No. 25.
 FAUBOURG ST. LAURENT.

L. BOYER,
DOCTEUR EN MÉDECINE,
 34 Rue St. Denis.

CHS. J. COURSOL,
Avocat,
 Coin des Rues Ste. Vincent et Ste. Thérèse.

LE DOCTEUR VALLÉE,
No. 2.
 Grande Rue St. Jacques.

VIS-A-VIS LA BANQUE DE MONTREAL.

LA REVUE CANADIENNE paraît le Samedi de
 chaque semaine. Elle formera, pour l'année, un vo-
 lume contenant la matière de plus de dix volumes
 grands in-octavo. Le journal sera imprimé sur beau
 papier, et la partie typographique et matérielle sera
 sans reproches.

On s'abonne à la Revue Canadienne, au bureau
 du journal, no. 7 rue St. Nicolas, ou aux bureaux
 du Rédacteur-en-chef, no. 31 rue St.-Gabriel, vis-à-
 vis l'Hôtel du Canada, de Mme. St-Julien; et chez
 MM. Fabre et Cie., et C. P. Leprohon. Libraires de
 cette ville.

Un an 20 chelins.
 Six mois 10 ..
 Trois mois 5 ..

LOUIS O. LE TOURNEUX,
 Rédacteur en chef et Propriétaire.

MONTREAL.
 IMPRIME PAR LOVELL ET GIBSON.